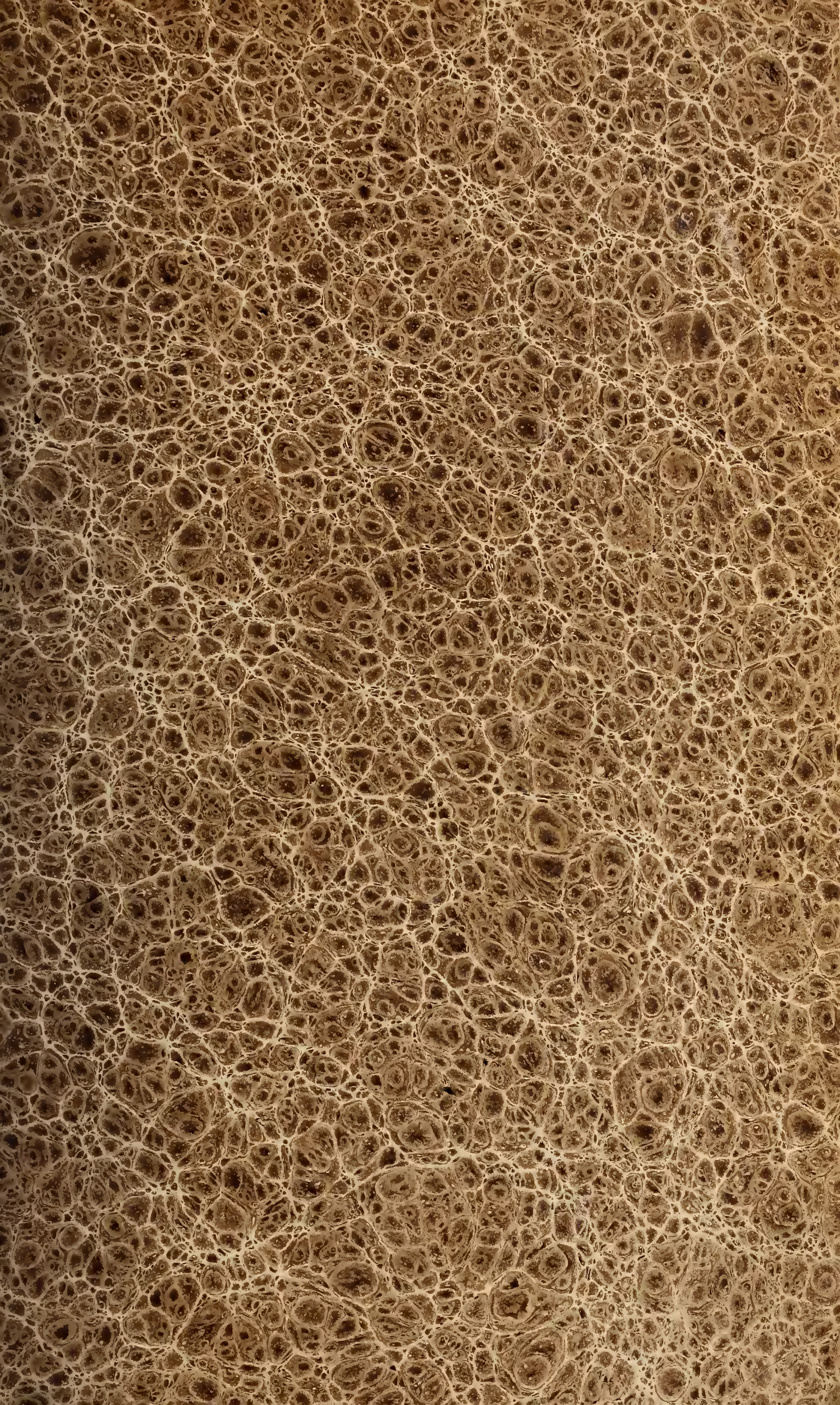

THE LIBRARY OF CONGRESS
1800



offert à Sa majesté
l'Impératrice de Russie
le 10. 8bre 1869
par l'auteur.
P. P. Cartelier

LA VÉRITÉ
SUR LA RUSSIE.

LA VÉRITÉ

SUR

LA RUSSIE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE

DE

L'EMPIRE RUSSE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS ;

AVEC LE

PRÉCIS DU RÈGNE DE L'EMPEREUR NICOLAS

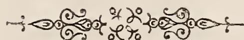
ET DE LA GUERRE ACTUELLE,

PAR C. CHATELET,

SECRÉTAIRE EN CHEF DE LA MAIRIE DU 3e ARRONDISSEMENT DE LYON.

La Russie semble placée comme un colosse entre l'Asie et l'Europe, pour écraser un jour la première, et prendre, à la seconde, ses arts, son commerce et sa civilisation.

(PRINCE DE LIGNE.)



LYON,

IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE DE BAJAT FILS,

Cours de Brosses, 9, à la Guillotière.

1854.

AVANT-PROPOS.

La France ne connaît pas la Russie ; à quelques exceptions près, nous pensons que ce pays ne date que d'hier et qu'il est encore barbare aujourd'hui ; rien de tout cela n'est vrai : la Russie compte onze siècles d'existence, et, du moins dans les classes élevées ou commerçantes, elle n'est guère plus sauvage que les autres nations de l'Europe ; mais la Russie n'est pas sur les bords du Rhin, entre elle et nous il y a plus que les Pyrénées, d'où vient qu'elle s'est rarement trouvée en contact avec nous. Pendant que nous nous rencontrions sur les champs de bataille avec l'Angleterre et l'Allemagne, la Russie était aux prises avec l'empire de Bysance, avec la Suède et la Lithuanie ; née trois siècles après nous, issue des Normands comme nous le sommes des

Francs, elle était livrée aux guerres intestines et se défendait contre les princes apanagés, comme nous nous étions défendus contre les ducs de Bourgogne, de Nevers et de Bretagne; ce qui a retardé sa marche, c'est l'envahissement de Gengis-Kan et la longue domination des Mongols. Si Abdéram eût triomphé de Charles Martel, pour combien de siècles, esclaves soumis des Sarrazins, étions-nous condamnés à la servitude? Un héros, enfant d'une famille aujourd'hui bannie, nous a sauvés alors que nous étions au berceau; les Russes n'ont pas eu cette bonne fortune; voilà pourquoi les uns sont arrivés à la lumière plutôt que les autres; et, cependant, la Russie aurait pu, dès son origine, nous donner des leçons d'indépendance et de liberté: Novogorod et Kief étaient des républiques riches et puissantes, libres et civilisées, quand nous n'avions en France, ni commerce, ni liberté; ces deux villes nageaient dans le luxe et les délices de Capoue, quand nous n'étions encore que des barbares; il y a plus, nos pères étaient de malheureux serfs quand le servage était inconnu en Russie.

Quant aux souverains, Rurik valait bien Clovis; Vladimir et Alexandre monomaque sont à la hauteur de Louis IX et de Charles VII; sans parler d'Iwan IV, bien supérieur à Louis XI, Pierre Ier n'est-il pas aussi grand

que Louis XIV? Alexandre Ier peut-il être jaloux de Louis XII?

Soyons justes quoique, ou plutôt, parce que nous sommes Français : nous avons eu nos époques d'adversité, la Russie a eu les siennes; nous n'avons pas toujours été libres, nous ne le sommes que depuis quelques jours, et pour le devenir, nous savons quelles chutes nous avons faites, dans quels abîmes nous sommes tombés, quelle mer de sang et de larmes nous avons dû traverser. Nous avons trois siècles de vie de plus que la Russie, où en étions-nous il y a trois siècles? Dans trois siècles où en sera la Russie? Comparons notre histoire de 1554 à celle des Russes d'aujourd'hui, peuple pour peuple, roi pour empereur, et, la main sur la conscience, disons de quel côté se trouve l'avantage. Les classes riches de l'empire du Czar sont aussi civilisées que les classes riches de notre pays; le commerce jouit des mêmes libertés que chez nous; les beaux-arts y sont protégés et honorés plus que dans plusieurs royaumes qui vantent leur civilisation.

Il y a des serfs en Russie, cela est vrai, mais ces serfs, à quelques exceptions près, ne sont guère autre chose que des métayers auxquels rien ne manque, tandis que, dans quelques contrées de l'Europe, où les citoyens jouissent de la liberté, on compte par centaines de

mille, pour ne pas dire par millions, les cultivateurs et les ouvriers qui meurent de faim !

Du reste, cet état de choses ne saurait durer longtemps dans un pays où les hautes classes sont civilisées ; quand la lumière brille sur le sommet des montagnes, elle ne tarde pas à illuminer les vallées et à s'étendre dans la plaine; la civilisation n'a-t-elle pas partout des degrés différents? Combien dans la même nation, de provinces arriérées ? Dans les provinces les plus avancées, combien de hameaux sont sauvages ? Dans les hameaux les plus heureux, combien de familles n'ont pas encore vu lever le soleil ?

Au surplus, s'il y a des serfs en Russie, c'est qu'il a fallu qu'il en fût ainsi pour placer sous la main d'un souverain absolu mille populations diverses composées, en grande partie, d'individus nomades et vagabonds ; les impôts et les levées d'hommes ont été impossibles tant que les seigneurs n'ont pas été responsables des gens employés sur leurs terres ; le servage a commencé en Russie par cette responsabilité qui, en elle-même, n'était qu'une mesure administrative ; du moment où le cultivateur n'a pas pu quitter sa chaumière sans le bon vouloir du seigneur, il est devenu serf ; que le Czar, subitement épris de la liberté comme nous la comprenons, supprime tout-à-coup cette mesure si opposée à nos idées, et, demain, il ne saura plus où trou-

ver un soldat, les seigneurs seront plus puissants que lui et la Russie deviendra ce qu'est devenue la Pologne, dont le sceptre, à force d'être disputé par les grands, a fini par se briser entre leurs mains.

Les choses ont bien changé depuis Pierre-le-Grand, et surtout depuis Alexandre; le gouvernement fonctionne régulièrement, les communications s'établissent, et, dans quelques années, le Czar pourra facilement connaître la position de chacun des individus qui composent son vaste empire. Aussi répétons-nous avec conviction, que le servage russe ne peut pas aller bien loin.

On opposera sans doute à cette conviction le knout et la Sibérie, et ce reproche sera en contradiction avec les mœurs nationales; les Russes préfèrent le knout à la prison, en France on préfère la prison au knout; chez une nation, cent coups de bâton sont moins durs à supporter que vingt-quatre heures de prison; chez l'autre nation, au contraire, on préfère un an de prison à vingt-quatre coups de bâton, voilà tout? Qui a tort ou raison?

Quant à la Sibérie, n'avons-nous pas Cayenne? n'avons-nous pas eu Sinamari? Lequel vaut le mieux d'un climat dont la rigueur est extrême, ou de celui où les rayons du soleil sont brûlants? Qu'importe au criminel de vivre avec vingt degrés au dessous, ou vingt degrés

au dessus de la température modérée ? Il n'y a là qu'une question topographique. Du moment où il y a des criminels, les châtiments sont nécessaires; nous avons des colonies au midi, celles de la Russie sont au nord, il n'y a rien de plus; aller au-delà serait vouloir sortir à tout gouvernement le droit de se défendre ou ne pas lui laisser le choix des armes; ce serait le livrer aux conspirateurs ambitieux, et, dans l'intérêt des pays, confiés à leur garde, les souverains ne peuvent pas abdiquer le droit qu'ils tiennent de la Providence.

Les lignes qui précèdent me feront peut-être considérer comme un admirateur passionné de la Russie, tandis qu'il n'en est rien; j'écris ce que je pense et comme je le pense, avec la plus grande impartialité; consulter ses passions quand on fait de l'histoire, c'est discuter dans un moment de faiblesse ou de colère; est-ce parce que nous sommes en guerre avec la Russie que nous avons le droit d'écouter les inspirations de la haine? La France est assez noble et assez grande pour rendre justice à tous ses rivaux; quand un pays compte quatorze siècles de gloire, que lui importe un fleuron de plus à la couronne d'une nation étrangère? En quoi peut lui être utile qu'on le flatte pour calomnier un ennemi d'aujourd'hui, un ami de demain?

La Russie n'est donc pas un nouvel empire, elle n'est pas aussi barbare que nous le pensons, et ce qui

lui reste de servage est condamné, par la force des choses, à disparaître bientôt.

Deux reproches lui seront adressés auxquels il est facile de répondre :

1° Le démembrement de la Pologne; 2° la guerre qu'elle fait actuellement à la Turquie.

En ce qui concerne la Pologne , la plupart des provinces dont s'est emparé Alexandre avaient fait partie de la Russie et lui avaient été enlevées par la conquête; ce n'est donc qu'une revanche comme il y en a eu chez tous les peuples et qui peut avoir, un jour, sa compensation; les plus coupables, dans cette circonstance, sont les Polonais eux-mêmes qu'un esprit de turbulente insubordination a empêché de se défendre , et puis, les puissances de l'Europe dont l'aveugle indifférence a laissé faire.

Quant à la Turquie , il est bien évident , pour nous , que la Russie lui fait une guerre injuste , et que notre droit nous fait un devoir de secourir un ancien allié dont l'existence est menacée ; une seconde Pologne serait, pour l'Europe, une nouvelle injure que Napoléon III n'est pas d'humeur à souffrir. — Mais ce qui est devoir chez nous, prend-il le même nom en Russie? L'Angleterre s'est emparée de l'Ecosse et de l'Irlande , était-ce juste? Nous nous sommes emparés de la Franche-Comté, de l'Alsace, de la Lorraine, etc., etc., était-

ce juste? Si la conquête justifie la propriété des nations, elle est un titre pour la Russie comme pour nous, comme pour l'Angleterre, comme pour toutes les nations.

L'ambition de la Russie date surtout du mariage d'Ivan-le-Grand avec Sophie (1462), dernière princesse du sang impérial grec, dont la dot ne devait être qu'une illusoire prétention au trône, jadis occupé par ses ancêtres. — Cette ambition est une erreur, sans doute; mais quelle nation ne s'est jamais égarée? Soyons justes, n'exagérons pas les défauts des nations étrangères, jugeons sans passion, défendons nos droits, et même au milieu des batailles, respectons nos ennemis : ne sommes-nous pas assez forts pour être justes?



LA VÉRITÉ
SUR LA RUSSIE,

OU

HISTOIRE ABRÉGÉE DE L'EMPIRE RUSSE,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS.

CHAPITRE PREMIER.

L'Empire russe, le plus vaste de l'univers, s'étend entre les 38° 17' et 76° 5' de latitude nord, et les 15° 19' de longitude est, et 125° 25' de longitude ouest; sa surface totale, qui est de 368,000 milles carrés, de quinze au degré, se répartit ainsi entre les diverses parties du monde; 100,000 en Europe, plus de 243,000 en Asie, et le reste en Amérique, c'est-à-dire, qu'il représente à lui seul la moitié de l'Europe et un tiers de l'Asie, c'est-à-dire qu'il est la neuvième partie de la terre ferme.

La population dont le chiffre énorme s'élève a 75,000,000, s'est inégalement partagée cette immense étendue; 3,000,000 se trouvent en Asie, 120,000 en Amérique, et 72,000,000 en Europe.

La population européenne se divise entre 3,000,000 de Finois, d'origine asiatique; 600,000 Teutons et Scandinaves, venus de l'Allemagne, de la Norwége et de la Suède; 6,000,000 de Polonais, et 62,400,000 Slaves, ancien peuple établi dans cette région depuis le VIIe siècle.

Le sol asiatique, connu sous le nom de Sibérie, penche vers la mer glaciale et y verse ses eaux; la rigueur de son climat est telle que les deux cinquièmes seulement de son étendue peuvent être livrés à l'agriculture; si le sud-ouest est remarquable par sa fertilité, toute culture cesse au nord du 60e parallèle, et à l'est de l'Iénisséi.

L'océan glacial arctique et la mer d'Okhotsk qui baignent ses rivages déserts sont remplis de monstres huileux.

D'énormes bancs de poissons font déborder ses rivières, parmi lesquelles on distingue la Léna, l'Iénisséi, l'Obi, l'Angara, la Toungouska, l'Irtiche et le Tobol.

Ses plaines, ses immenses forêts, ses déserts de glaces sont peuplés de troupeaux ou d'un gibier dont la fourrure est précieuse.

Ses montagnes renferment tous les métaux.

Le midi est soumis à de courts mais brûlants étés et à d'âpres hivers; le climat des autres parties est si rigoureux qu'il ne laisse vivre que des forêts de mélèzes,

d'érables de Tartarie, de peupliers noirs et blancs, de bouleaux et de trembles, au milieu desquelles souffrent et meurent les malheureux que frappent la colère ou la justice du souverain.

La Russie d'Europe est habitée par un grand nombre de peuples de races différentes, dont voici les principaux:

1° Les Russes proprement dits, les Polonais, les Bulgares et les Serviens qui sont de race esclavonne; 2° les Lettons, les Coures et les Lithuaniens, de race lettone, peuple de la Russie baltique; 3° les Finlandais, les Esthoniens, les Livoniens, les Krivines, les Ingriens, les Karèles, de race tchoude ou scythe, habitent la Russie septentrionale; 4° les Lapons, les Zyrianes, les Permiens, les Bachekirs, les Tchouvaches, les Tchérémisses, les Morduans, les Méchtchériaks, de race finnoise, originaires de l'Asie septentrionale établis entre le golfe de Bothnie, à l'ouest, et la Norwège, au nord; 5° les Moldaves et les Valaques, de race valaque, autrefois sujets de la Turquie, bornés au sud et à l'est par le Danube, au nord par la Moldavie; 6° les Allemands qui habitent la Livonie, la Courlande et St-Pétersbourg.

Le Russe, proprement dit, est d'une taille moyenne, robuste et vigoureux; de petits yeux, une petite bouche, des lèvres minces, des dents blanches, un nez petit et ordinairement retroussé, un front peu élevé, une barbe touffue, et des cheveux qui varient du châtain au rouge, sont ses traits caractéristiques; au moral, il est bon, hospitalier, prévenant, gai, actif, courageux, d'une

politesse extrême; il a la répartie vive, le jugement droit et l'esprit fécond en ressources.

Soumis aux lois de son pays, lors même qu'elles pèsent sur lui, il est fidèle à son prince et aime singulièrement sa patrie, qu'il regarde comme bien supérieure à quelqu'autre contrée que ce soit ; mais il a au cœur des passions ardentes et terribles qui, lorsqu'elles éclatent, font reparaître le barbare (Schnitzler).

Il est avare, et, pour satisfaire sa soif de l'or, il devient facilement voleur (Madame de Staël).

Les habitants de la Russie peuvent être divisés dans les neuf classes suivantes :

1° *La noblesse*, à laquelle appartient la majeure partie des terres, qui n'est pas passible de peines corporelles, et est affranchie de tout impôt personnel, ainsi que de l'obligation du service militaire ;

2° Le clergé, qui jouit à peu près des mêmes avantages ;

3° Les hommes libres qui se composent des bourgeois des villes et des bourgs, appelés *poçadski ;*

4° *Des citoyens notables,* qui forment la classe la plus élevée de la bourgeoisie ;

5° *Des marchands des trois guildes ; des marchands étrangers et des artisans des tribus*, qui composent la plus grande masse de la bourgeoisie ;

Ces différentes classes d'individus sont également libres, ne paient pas d'impôts, et sont exemptes du service militaire.

6° *Les raznotchintsi,* classe qui comprend tous ceux qui n'appartiennent pas aux classes précédentes, et qui

ne paient pas d'impôts en numéraire, mais sont soumis partiellement au service militaire;

7° *Les odnovortses,* ou propriétaires d'une seule ferme, qui sont la plupart des paysans libres;

8° *Les iamtchiks*, corporation libre dans laquelle d'anciennes coutumes et quelques priviléges se sont perpétués;

9° *Les colons,* qui sont la plupart allemands, et sont aussi parfaitement libres;

10° Enfin, *les paysans qui sont attachés à la glèbe*, qui sont la propriété de leurs maîtres et sont vendus avec les biens-fonds dont ils dépendent; ils sont, d'ailleurs, sous la protection des lois, et leurs maîtres n'ont pas sur eux le droit de vie et de mort; ils n'ont pas même celui de les envoyer en Sibérie, sans l'autorisation du gouverneur de la province.

Le sol européen se divise en trois régions; la région chaude commence au 40e degré; la seconde, au 50e, est tempérée, et la troisième, qui est froide, commence au 57e; la seconde renferme trois fois plus d'habitants que les deux autres et sur son territoire se trouvent les points de partage de la Dwina et du Dniéper, du Volga et de la Soukana.

Sous le rapport de la production, la Russie offre les ressources les plus variées; au midi, des fruits de toute espèce, du sel et de riches pâturages; au nord, d'innombrables troupeaux d'animaux de toute espèce, depuis le chameau jusqu'à la renne.

Dans la région du sud et dans la région moyenne, des

forêts impénétrables d'arbres de plusieurs essences, peuplées de gibier et d'animaux aux riches fourrures.

Vers le nord-ouest, de nombreux lacs, de profondes rivières qui, au moyen de faciles canaux, réunissent par trois communications, les mers du nord aux mers du sud.

Du nord au sud, le grand Oural ouvre ses inépuisables mines de fer, de cuivre et quelques unes de platine, d'argent et même d'or (1).

La Russie a pour bornes : 1° en Europe, à l'orient l'empire d'Autriche ; la monarchie prussienne, la mer Baltique et la Suède ; au sud, la Moldavie et la Turquie d'Europe ; 2° en Asie, au sud, la Turquie d'Asie, l'Iran, le Turkestan et les vastes annexes de l'empire chinois ; 3° en Amérique, l'Amérique anglaise, à l'est.

St-Pétersbourg, Petropolis en latin moderne, capitale de tout l'empire, sur la Néva, près de son embouchure dans le golfe de Finlande, compte 470,202 habitants ; cette ville, dont l'existence ne date que de l'année 1703, est située à 2,700 kilomètres nord-ouest de Paris.

On parle, en Russie, au moins 30 langues ; la religion chrétienne grecque non unie est la religion dominante ; le gouvernement est monarchique absolu ; le souverain se nomme czar ou empereur ; on dit quelquefois autocrate pour indiquer la plénitude de sa souveraineté comme chef de l'état et de la religion.

(1) Journal russe *des Mines* de 1825 ; *Annales patriotiques* de 1826.

Il paraît certain que l'ancienne Russie a pris naissance dans la partie européenne qui, pendant plusieurs siècles, a été disputée, ravagée et dominée tantôt par les hordes de l'Asie, tantôt par celles de la Scandinavie ; ces peuplades s'avançant victorieuses dans un pays d'où elles devaient être bientôt chassées pour y rentrer encore quelques jours après, y ont chaque fois laissé l'empreinte de leurs pas sanglants, et ce n'est qu'après plusieurs envahissements qu'elles ont pu se frayer une route assez spacieuse pour jeter sur cette contrée de l'Europe les sauvages habitants des steppes du nord.

Trois de ces débordements sont surtout remarquables :

Le premier eut lieu 300 ans avant, le second 250 ans après l'ère chrétienne, et le troisième, en 862, sous les ordres de Rurick-le-Grand, fondateur de l'empire, dont les premières conquêtes commencèrent par Ladoga, Biel-o-Zero, Isbork, Novogorod et Kief.

Ce Rurick est le Clovis de la Russie ; de même que le fondateur de la monarchie française envahit les Gaules à la tête des Francs, petite peuplade d'au-delà du Rhin ; de même que ce pays conquis devint la propriété des conquérants qui lui donnèrent jusqu'à leur nom, de même fit Rurick : venu de la Scandinavie, à la tête des Varègues rouss, il ne s'est pas plutôt emparé de Novogorod-la-Grande, que le territoire soumis à la juridiction de cette ancienne capitale « s'appelle terre russienne. » (Annales de Nestor).

Ces Varègues de la Scandinavie étaient des Normands dont les barques ne suivirent pas la même route que

celles des Normands venus sur les bords de la Seine, mais dont l'origine était la même ; s'ils diffèrent entre eux par la direction donnée à leur ambition, ils se ressemblent par les mœurs et par le caractère : les Varègues rouss se constituent propriétaires des villes prises et des villages soumis, ils forment la noblesse sous le nom de Princes ou de Boyards, les autres sont dépouillés et asservis.



CHAPITRE II.

—

L'histoire de la Russie, depuis la conquête de Rurick, en 862, jusqu'à nos jours, se divise en cinq grandes périodes.

Première période. — 862 à 1054. — (192 ans.)

SOUVERAINS :

Rurick-le-Grand. . . .	862
Oleg-le-Grand, régent . .	879
Igor, fils de Rurick. . .	913
Olga, sa veuve, régente. .	945
Viatoslav Ier, son fils . .	955
Iaropolk Ier	973
Vladimir Ier	980
Sviatopolk Ier	1015
Iaroslaw Ier	1019

La ville de Novogorod-Véliki, ou Novogorod-la-Grande, fondée par les Slaves, au ve siècle, était au IXe une ville riche et puissante, constituée en république et se gouvernant elle-même ; située sur la Volkhova, son commerce le plus actif se faisait par la Baltique et ses barques passaient au milieu des Varègues russes, alors maîtres de la mer. Il fallait, pour obtenir ce passage, payer un tribut ou se battre, mais on disait alors : « Qui oserait s'attaquer à Dieu et à Novogorod-la-Grande ? » On se battit et les Novogorodiens furent vaincus. Maîtres de Ladogo, de Biel-o-Zéro et d'Isborg, trois villes situées comme une ceinture autour de la grande Novogorod, les princes russes ne tardèrent pas à prendre possession de cette capitale.

Les conquérants purent alors se partager paisiblement leur proie ; toutes les villes, tous les bourgs et villages furent distribués aux compagnons de guerre de Rurick et, à partir de ce moment, confondant leur existence avec celle des vainqueurs, les peuplades finoises et slavonnes, devinrent russes et se trouvèrent vis-à-vis des Varègues ce que les Gaulois avaient été vis-à-vis des Francs.

Les guerriers de Rurick ne s'en tinrent pas à cette conquête ; soit que leur part dans le butin leur parût trop faible, soit qu'ils fussent emportés par la soif de l'or ou par l'amour des combats, Askold et Dir marchèrent sur Kief, ville importante, située sur le Dniéper, et s'en emparèrent ; de Kief, ces deux chefs se dirigèrent vers Constantinople qu'ils épouvantèrent, qui les repoussa, et d'où ils rapportèrent les premiers germes du christianisme.

Rurick, qui avait partagé le pouvoir avec Sineous et Travor, mourut en 879, après un règne de 17 ans.



Régence d'OLEG, surnommé le Magicien.
879 a 913.

Il importe aux empires naissants que leur berceau soit placé entre les mains du génie ; cette bonne fortune n'a pas fait défaut à la Russie : Oleg, successeur de Rurick, fut à son tour un grand homme ; dès l'année 881, il s'empare de Smolensk, république indépendante établie sur le Dniéper, à 415 kilomètres sud-ouest de Moscou ; quelques mois plus tard, il se présente devant Kief et, après s'en être rendu maître par la ruse, il s'écrie « que Kief soit la mère de toutes les villes russes ! » et il en fait sa capitale parce qu'elle est plus rapprochée de l'empire grec, dès lors l'objet de la convoitise de sa nation.

Mais avant de donner carrière à cette ambition, il achève de dompter, par les armes et par la modération, les provinces slavonnes, finoises et lithuaniennes ; il tolère à Kief le christianisme naissant et y établit son pupille Igor.

La paix intérieure lui paraissant assurée, Oleg réunit 80,000 hommes sur 2,000 barques, s'élance à travers les cataractes du Borysthène, désole l'empire grec par d'atroces barbaries, s'arrête dans le port de Bysance,

aujourd'hui Constantinople, d'un coup de sa lance, coupée dans la forêt du Lagoga, attache son bouclier à la porte de cette capitale et lui arrache un traité honteux dont sa garde varègue jure l'observation par les dieux Peroun et Voloss.

Satisfait de cette nouvelle gloire, riche de son butin, Oleg rentre dans Kief et y meurt en 913, en possession d'une puissance colossale et incontestée.

IGOR, fils de Rurick. — 913 a 945.

Lorsque Dieu veut créer sur la terre une de ces grandes familles d'hommes qui, sous le nom de nations, suspendent ou précipitent les progrès de l'humanité, il a soin d'accorder aux chefs de longs jours sur le trône, afin qu'il leur soit possible de consolider leurs institutions, d'acquérir, dans l'esprit des peuples, cette consécration que le temps seul peut donner, et de plier l'indépendance native des caractères sous le joug d'une respectueuse obéissance.

Après le glorieux règne d'Oleg, prince régent de Russie, Igor, fils de Rurick monta sur le trône qu'il devait, malgré sa faiblesse, occuper pendant trente années.

L'empire existait à peine depuis 72 ans qu'il s'étendait déjà de la Vistule et des monts Krapacks au Volga, des mers Blanche et Baltique aux mers Noire et Cas-

pienne et que ses flottes avaient rendu Bysance tributaire.

Il ne faut chercher dans le règne d'Igor que de brusques envahissements au dehors et, au dedans, qu'une suite continuelle de concessions à l'orgueil des Varègues.

Soit que Bysance ne payât pas exactement son tribut, soit que l'ambition des princes russes ne fût pas satisfaite, les fidèles d'Igor, ou sa garde, le forcèrent deux fois à marcher contre cette malheureuse ville : « Nous sommes nus, dirent-ils à Igor, viens avec nous lever des impôts, afin que nous soyons avec toi dans l'abondance. » Le prince les suivit à la tête de 400,000 hommes auxquels s'étaient réunis les Petchenègues mêmes, ces Tartares ennemis naturels des Russes. La passion du pillage leur mettait, à tous, les armes à la main ; la Slavonie, devenue russe, ne suffisant plus à satisfaire la cupidité de ces insatiables Normands, leurs armées barbares, grossièrement disciplinées ne vécurent plus que de tributs et de rapines, ne quittant pas les armes et contenant par la terreur les provinces conquises ; ce qui fit que Constantin Porphyrogénète promit de livrer aux envoyés russes les tributs destinés pour Kief, Tchernigof, Pereïaslaf et les autres villes.

Quand une province était épuisée, on rentrait à Kief d'où l'armée ne sortait que pour commettre de nouveaux pillages, même chez les peuplades soumises, lorsque les besoins ne permettaient pas d'aller chercher de lointains ennemis ; c'est ainsi qu'en 945, Igor et sa garde se rendirent pour la troisième fois chez les Drewliens,

peuple slave, voisin de Kief; mais ceux-ci, poussés à bout, le massacrèrent ainsi que ses fidèles et sanguinaires compagnons.

Les Varègues furent, pendant ce long règne, de véritables souverains commandant de sanglantes expéditions; le prince, dont le caractère était enclin au repos, ne fit guère qu'exécuter leurs volontés ; une résistance de sa part aurait pu lui coûter la vie au milieu des nobles révoltés, sa faiblesse la lui fit perdre au milieu de ses sujets les plus soumis.

La mort de Rurick donna lieu à la régence d'Oleg ; celle d'Igor, à la régence d'Olga, sa veuve; deux régences également glorieuses pour l'empire russe.

Régence d'OLGA. — 945 a 964. — (19 ans).

La facilité avec laquelle les héritiers de Rurick se sont transmis le pouvoir, dans un temps où l'ambition des grands était toute puissante, est digne de remarque ; nos princes de la première race ont eu souvent à lutter contre les seigneurs ligués entre eux pour intervertir la succession au trône; quand le peuple était soumis, la guerre sortait des châteaux et se ruait sur les chaumières qu'elle désolait en haine du monarque.

Cette différence tient à la nature du caractère de chacun des deux peuples : en France, les ducs demandaient audacieusement au souverain : « Qui t'a fait roi? » Le

roi n'était que le premier parmi des égaux et, dès lors, chaque membre de la noblesse se croyait le droit de placer sa volonté à côté pour ne pas dire au dessus de la volonté du prince, de transporter la couronne sur une tête plus vaillante quelquefois, quelquefois plus disposée à faire de larges concessions.

Il n'en était pas de même en Russie, les Varègues ou compagnons de gloire de Rurick, bien loin de se poser en rivaux de leurs grands princes, en furent les plus solides appuis ; Tacite dit que les Russiens, ou habitants de l'île de Rugen, dans la Baltique, étaient remarquables par leur attachement à leur chef ; Lomonosof dit qu'un des premiers princes russiens demanda le despotisme à ses peuples ; qu'ils le lui accordèrent et qu'il y joignit le sacerdoce. Yakout, géographe du XIIIe siècle ; Maccadezzy, voyageur du XIe, et Achmet, envoyé de Bagdad près les Bulgares, peuple campé sur les bords du Volga, nous apprennent que, par dévoûment, les gardes des princes russes se sacrifiaient volontairement sur le tombeau du souverain. D'après l'annaliste Nestor, en 945, les guerriers russes, marchant à la suite du petit-fils de Rurick, encore enfant, s'écriaient : « Mourons pour notre prince. »

Quant aux Slaves, dont l'humeur était plus indépendante, ils furent surtout domptés par la modération et par les alliances de famille ; Rurick, fils d'une Slavonne, épousa une Slavonne ; son fils Igor eut pour femme Olga, issue des anciens princes slavons.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si cette princesse, douée de courage, d'intelligence et de vertus, est demeurée

grande dans la mémoire et dans l'esprit des peuples.

Dès l'année 946, elle vengea la mort de son mari assassiné par les Drewliens, dont elle acheva la soumission ; la ville de Pskov, érigée en république, lui dut ses libertés et six siècles de prospérité ; ce fut Olga qui partagea le nord de la Russie en différentes circonscriptions administratives.

Après une régence de dix ans, elle remit les rênes du gouvernement à Sviatoslav Ier, son fils ; libre désormais des soucis du trône, Olga, résolue à devenir chrétienne, se rendit à Constantinople où elle fut baptisée, sous le nom d'Hélène ; de retour en Russie, Hélène qui, la première des femmes de sa nation, avait embrassé le christianisme, essaya d'y répandre les dogmes qu'elle venait d'adopter. Elle mourut en 968 ; l'église grecque en a fait une sainte.



SVIATOSLAV Ier. — 955 A 973. — (18 ANS.)

Le règne de ce prince n'est qu'une suite non interrompue d'envahissements, de pillages et de violences ; inflexible, impétueux, il n'était heureux que sur un champ de bataille ; avec l'empire, il hérita du désir de dominer sur Bysance. Oleg avait transporté sa capitale de Novogorod à Kief, pour être plus rapproché de cette proie qu'il voulait saisir ; Sviatoslav, dont le but est le même, veut porter la sienne jusque dans la Bulgarie du

nord, l'ancienne Mœsie, où se trouvent aujourd'hui Sophia, Choumla, Varna, Nicopolis, Widdin, Silistrie, Bazarjik et Balkan. Cette guerre lui fut fatale; battu et fait prisonnier par les Bulgares, il est mis à mort, et son crâne devient la coupe du kan des Petchénègues, dont la domination s'étendait sur la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie.

IAROPOLK Ier. — 973 A 980. — (7 ANS.)

L'héritier de Sviatoslav parut n'être monté sur le trône que pour l'occuper sans gloire et pour gouverner sans loi, sans intelligence et sans fermeté; sa seule bonne fortune est d'avoir eu pour fils et pour successeur, Vladimir-le-Grand, surnommé le chrétien ou le saint.

VLADIMIR-LE-GRAND, OU LE CHRÉTIEN. 980 A 1015. — (35 ANS.)

Vladimir, fils de Sviatoslaw, n'eut pour héritage, à la mort de son père, que la ville de Novogorod; mais, en 980, il fit la conquête du trône par un fratricide; sous son sceptre, la Russie s'agrandit de la Galicie reprise sur les Polonais, et de plusieurs contrées occupées

par des peuplades barbares ; elle s'étendit jusqu'aux monts Ourals, vers la Caspienne, dans la Tauride, la Lithuanie et la Livonie.

Selon quelques historiens, Vladimir fonda des écoles publiques, introduisit l'écriture, fit fleurir l'ordre et la justice ; selon quelques autres, il ne fut, malgré ses fondations diverses, qu'un tyran cruel et lascif ; cruel, parce qu'après avoir massacré la famille de la princesse de Polotsk, il força cette jeune orpheline à épouser le boureau des siens ; lascif, parce qu'il eut six femmes, huit cents concubines, et qu'il fit impudemment violence aux filles de ses sujets.

Au milieu de ces contradictions historiques, la Russie a fait un saint de Vladimir, parce qu'elle lui doit la religion qu'elle professe, ses premiers jours d'instruction et de civilisation.

On le voit, en effet (988), forcer les empereurs Basile II et Constantin VIII à leur donner leur sœur pour épouse, se faire chrétien à cette occasion, faire la conquête de Cherson, ville grecque de la Chersonèse taurique, et en ramener des prêtres et des reliques.

Devenu chrétien, il ordonne à ses sujets de le devenir eux-mêmes et à jour fixe ; des peuples entiers sont poussés et réunis comme des troupeaux sur le bord des fleuves, pour y recevoir le baptême ; quant à lui, on ne le voit plus s'occuper que de fondations pieuses et d'aumônes ; cruel autrefois, il n'ose plus maintenant verser ni le sang des criminels, ni même celui des ennemis de la patrie.

Les opinions contradictoires auxquelles ce prince a

donné lieu, s'expliquent en disant que les vices, qui lui sont si justement reprochés, appartiennent à sa jeunesse, c'est-à-dire à l'époque qui précéda sa conversion, tandis que ses vertus sont le fruit de l'expérience, et surtout de la religion chrétienne. Du reste, Vladimir est, aux yeux de tous, la plus grande gloire gothique de la Russie; il fut le conquérant de la Crimée et de la Livonie, et porta la Russie, en 988, au plus haut degré de puissance qu'elle eût encore atteint.

Ce souverain eut douze fils auxquels il distribua, de son vivant, de nombreux apanages, avec cette condition que le possesseur de Kief devait seul être grand-prince et suzerain. Iaroslaf, l'un d'eux, lui refusa le tribut de prince apanagé; sa révolte le fit mourir de douleur en 1015, laissant l'empire en proie aux discordes, inévitable conséquence du partage des provinces.

SVIATOPOLK Ier, DIT LE SCÉLÉRAT.
1015 A 1019. — (4 ANS.)

Après avoir usurpé le trône à la mort de son oncle, sur ses douze cousins, Sviatopolk régna quatre ans et donna au monde l'exemple de quatre ans de crimes atroces, telle est l'histoire de Sviatopolk Ier; les princes apanagistes étaient trop nombreux pour son ambition; il les considéra comme des branches gourmandes et les élaga à chaque âge de l'arbre généalogique; trois de ses frères furent égorgés; Iaroslaf échappa à son boureau et le

punit en le précipitant du trône; battu à Lioubitch (1017) il se réfugia en Pologne, près de Boleslas, son beau-père qui, en 1018, le ramena dans sa capitale.

Le despote appela à son aide les Polonais et, en 1018, livra Kief à ces étrangers qui la mirent au pillage.

Traître à sa patrie, il voulut trahir ses alliés en concevant le projet de les égorger, sans en excepter Boleslas, lui même; ceux-ci l'abandonnèrent à ses propres forces; Iaroslaf parut de nouveau le glaive à la main, et Sviatopolk, mourant d'épouvante, livra à son successeur la tâche de réparer les ignominies dont il avait souillé le trône.



IAROSLAF Ier, DIT LE SAGE. — 1019 A 1054. (35 ANS.)

Iaroslaf régnait à Kief; Mstistlaf régnait à Tmoutarakan, son apanage, ancienne ville de l'île de Taman, entre la mer Noire et la mer d'Azov, aujourd'hui ville de Taman ou Jékatérinodar, quoiqu'il ait détruit les Petchénègues et que son glaive ait fait trembler la Finlande, la Livonie, la Lithuanie et la Bulgarie, le grand prince suzerain qui siégeait à Kief possédait un autre génie que celui des armes, il était législateur; le souverain de Tmoutarakan, son vassal, ne connaissait que la guerre et haïssait le repos; deux fois ce dernier renversa la puissance de son frère, deux fois rétablie par les fidèles Novogorodiens; sur le point de s'abaisser une

troisième fois, le guerrier fait alliance avec le législateur. Sept années de paix sont le fruit de cette union entre deux hommes qui n'auraient jamais dû cesser de s'entendre. La mort, en brisant l'épée de l'un, réunit tout l'empire sous le sceptre de l'autre.

Au milieu des révoltes apaisées, des luttes souvent victorieuses soutenues tour à tour contre Boleslas, roi de Pologne, et contre les empereurs de Constantinople, Iaroslav trouva le temps d'accorder de nouvelles libertés aux Novogorodiens et d'élever, parmi eux, des écoles où trois cent jeunes gens étaient admis; de s'appliquer aux arts de la paix, de rendre l'église presque indépendante de celle de Bysance; de fonder, en 1026, sur le Volga, à 260 kilomètres de Moscou, une ville importante qui porte son nom, et de publier enfin des lois dont la sagesse fit entrer l'empire dans la famille des nations européennes; les princes, fils du souverain russe, jusque là considéré comme barbare, s'unirent à des princesses grecque, allemande et anglaise; sa sœur devint reine de Pologne; ses filles furent, l'une reine de Norwège, l'autre reine de Suède; la troisième, Anne de Russie, épousa Henri Ier, roi de France (1031 à 1060).

Iaroslav fut le cinquième grand homme qui, à partir de Rurik, de 862 à 1054, parut sur le trône de Russie; il mourut après 35 ans de règne et légua à son empire tous les éléments propres à lui assurer de longues années de gloire et de prospérité.

Ce prince termine la première période de l'histoire de la Russie.

Deuxième Période. — 1054 à 1236. — (180 ans.)

ISIASLAV Ier	1054-78
VSESLAV	1067
SVIASTOSLAV	1073-76
VSÉVOLOD Ier	1078
SVIATOPOLK II	1093
VLADIMIR II	1113
MSTISLAV Ier	1125
IAROPOLK II	1132
VIAITCHISLAV	1137
IGOR II	1146
IOURIÉ Ier.	

A Moscou en 1147. — A Kief en 1149-57. — Schisme de 86 ans. — Deux grands princes.

KIEF.		MOSCOU.	
ROSTILAV Ier. .	1154-62	ANDRÉ Ier. . . .	1154-75
ISIASLAV III. .	1156-67		
MSTISLAV II. .	1167-70		
GLEB.	1168-72		
IAROSLAV II. .	1172-75	MICHEL Ier . .	1175-77
ROMAN Ier. . .	1179	VSÉVOLOD III .	1177-1212
SVIATOSLAV III.	1179-93		
RURIK II . . .	1193-1209		
ROMAN II. . .	1193-1206		
VSÉVOLOD III. .	1206-1212		
MSTIOLAV III. .	1212-1224	IOURIÉ II. . . .	1213-38
VLADIMIR III. .	1230-1239		

Il est rare qu'un empire, commencé dans la barbarie, se fasse une vie paisible et qu'il arrive à un état de tranquille prospérité, sans avoir à traverser des moments d'abaissement de nature à faire désespérer de son existence, sans subir des tourmentes au milieu desquelles il semble devoir disparaître à jamais.

Après des siècles de gloire, la France n'a-t-elle pas vu le règne de Charles VI? Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les malheurs sous lesquels ont gémi nos pères ont eu les mêmes causes que ceux qui, pendant la seconde période, vont ébranler l'empire russe, à savoir la division du territoire entre les princes de la famille impériale et de plus l'ordre bizarre de la succession au trône : l'ordre d'hérédité existant de père en fils depuis Rurik est remplacé par l'ordre de succession entre frères; et par suite entre oncle et neveu, c'est-à-dire que les frères s'étant succédé jusqu'au dernier, et celui-ci venant à mourir, c'était non à son fils, mais à son neveu qu'appartenait le sceptre, par la raison que ce dernier était fils de l'aîné des frères qui venaient de se succéder sur le trône.

A ces deux causes de faiblesse, il faut ajouter l'étendue démesurée de l'empire et l'absence complète des moyens de communication; il résultait de cet état de choses que les souverains, dans l'impossibilité de gouverner des provinces trop lointaines, étaient obligés de les confier à des gouverneurs qui, plus tard, songèrent à se rendre indépendants.

La nation, affaiblie déjà par les guerres civiles et par les morcellements, ne put résister aux invasions succes-

sives des Tartares et des Mongoles et se vit, un jour, réduite à courber sa tête sous leur glaive sanglant.

ISIASLAV Ier. — 1054 A 1078. — (24 ANS.)

Isiaslav Ier, fils d'Iaroslav Ier, régna au milieu des guerres intestines et étrangères; les lances d'Igor, son frère, et de Vselav, prince de Polotsk, ne lui permirent pas de jouir paisiblement des délices de Kief, sa capitale; après avoir été détrôné par Vseslav, en 1067, et par Sviatoslav, en 1073, après avoir été deux fois replacé sur le trône par les Polonais qu'il appela à son secours, ce prince trouva la mort dans un combat que lui livra Oleg, son neveu, prince de Tmoutarakan.

Les baïonnettes étrangères n'ont jamais porté bonheur aux souverains qui les ont invoquées.

Sviatoslav laissa après lui son fils Oleg, qui fut la tige des Olgovitches, ennemis et rivaux des fils de Vladimir.

Ce fut ce monarque qui changea l'ordre naturel de succession, en appelant à lui succéder son frère Vsévolod, au détriment de ses deux fils qui furent ainsi écartés du trône.

Swiatopolk, le fils aîné, laissa son oncle s'emparer de la couronne et disparut, pour quelques jours, dans les terres de son apanage.

VSÉVOLOD Ier. — 1078 A 1093. — (15 ANS.)

Vsévolod jouit, à Kief, d'une autorité continuellement disputée; l'histoire n'a pu consigner, sous son règne, que les usurpations des grands-princes, les traités violés entre eux, les Tartares Polowtzy, peuplades venues d'Asie, sur les bords de l'Aluta et du Don, les Polonais et les Hongrois, chez tous les mêmes violences et les mêmes brigandages.

Ce prince ne mérite le souvenir des Russes que pour avoir donné le jour à Vladimir Monomaque, première grande figure de la seconde période.

SVIATOPOLK II. — 1093 A 1113. — (20 ANS.)

Les guerres, les révoltes et les malheurs de la Russie ne se calmèrent pas sous le sceptre de Sviatopolk, neveu de Vsévolod, fils d'Isiaslav; disons cependant que ce prince, comprenant que les discordes de sa famille précipitaient l'empire vers sa ruine, essaya de les éteindre en établissant un congrès périodique entre les princes de la maison de Rurick; si cette mesure admise en principe, eût été régulièrement exécutée, combien de calamités eussent été épargnées! Mais ces réunions n'eurent

lieu que deux fois, en 1097 et 1116, encore les conventions qu'on y arrêta ne furent-elles pas respectées !

VLADIMIR II. — 1113 A 1125. — (12 ANS.)

Le règne de Vladimir commence enfin ! écarté du trône par la bizarre disposition de Isiaslav, ce prince aurait pu, s'il n'eût respecté l'ordre établi, régner après Vsévolod. Après la mort de son père, tous les bons citoyens lui offrent la couronne, il la remet entre les mains de Sviatopolk, son cousin, pour préserver la Russie des horreurs d'une guerre civile.

Un pareil désintéressement, appuyé sur de patriotiques considérations, se trouverait-il aujourd'hui ? Si Vladimir, regrettant l'héroïsme de son abnégation, eût été, plus tard, tenté d'obéir aux conseils de l'ambition, il lui eût été facile de renverser un souverain qu'entouraient 800 gardes et que menaçaient sa famille et les peuples voisins ; au lieu de cela, on le voit, pendant vingt ans, voler à son secours, le défendre dans les combats, perdre dans les flots un frère chéri et jusqu'à son apanage de Tchernigof que lui enlève son parent Oleg ; cette race d'Oleg a été fatale à la Russie.

Sviatopolk meurt en 1113 ; Kief se soulève, les Juifs sont massacrés ; Vladimir, une seconde fois appelé à ré-

gner, décline cet honneur et veut placer la couronne sur la tête du fils du cruel Oleg, son plus dangereux ennemi. Mais la couronne n'appartient pas aux princes, et le peuple, qui la prend quelquefois dans sa puissante main, la donne à qui le doit sauver au milieu des dangers qui le menacent; les Kiéviens, révoltés, se réunissent et, pour échapper à la famille d'Oleg, forcent Vladimir à monter sur le trône : la sagesse et l'humanité y montèrent avec lui.

Les Juifs avaient été bannis, Vladimir protége leur sortie et fait respecter leur exil ; le sort des esclaves est adouci; les passions calmées, à l'intérieur, sont utilisées dans les guerres étrangères ; les fils de Vladimir, donnant l'exemple aux seigneurs, marchent contre les Bulgares d'Orient, contre les Livoniens et les Cumans, peuple de la Sarmatie ; l'empereur déclare la guerre à Alexis Comnène pour venger le meurtre de Léon, son gendre, et conserver les droits de Basile, son petit-fils.

Ce grand homme laisse à la Russie de meilleures lois et à ses fils les plus sages conseils.

« Louez Dieu, leur dit-il, et aimez les hommes ;

» Servez de pères aux orphelins ; jugez vous-mêmes les veuves ; ne faites mettre à mort ni innocent ni coupable, car rien n'est plus sacré que la vie et l'ame d'un chrétien.

» Songez que l'homme doit être toujours occupé ; fuyez l'ivrognerie et la débauche.

» Cherchez sans cesse à vous instruire.

» Lorsque vous ferez un voyage dans vos provinces,

ne souffrez pas que les gens de votre suite fassent la moindre injure aux habitants.

» O mes enfants! ne redoutez ni la mort, ni les bêtes sauvages; confiez-vous à la Providence, elle est au-dessus de toutes les précautions humaines. »

Vladimir II, régnant au XIX[e] siècle, serait digne de l'admiration générale; ses conseils trouveraient place dans nos meilleurs livres de morale; combien ne devons-nous pas être surpris de rencontrer tant de perfection dans les forêts de la Russie du XII[e] siècle!

Dieu a voulu que, de distance en distance sur la route qu'elles suivent, les nations eussent des hommes de bien, pour empêcher le vice de prescrire contre la vertu.

Mstislav . . .	1125 à 1132 (7 ans).
Iaropolk . . .	1132 à 1137 (5 ans).
Viaitchislav. . .	1137 à 1138 (1 an).
Vsévolod . . .	1138 à 1146 (8 ans).
Igor.	1146 (quelques semaines).
Isiaslav. . . .	1146 à 1154 (8 ans).
Iourié-Dolgorouki.	

Vladimir eut à peine disparu que l'empire tomba dans de nouveaux malheurs: les règnes des sept souverains que nous venons de nommer n'ont fait que reproduire les mêmes divisions, les mêmes faiblesses et les mêmes révoltes, les princes et les apanages se multiplient; les descendants d'Oleg et de Vladimir renouvellent leurs luttes; Kief, assiégée tantôt par les uns et tantôt par les

autres, est tour à tour la proie des deux partis qui se disputent son informe suzeraineté.

La fondation de Moscou, par Iouri Ier (Dolgorouki), remonte à cette époque (1147).

Ce prince fut-il ou ne fut-il pas empereur ? Cette question est d'une difficile solution qnand il s'agit d'une époque à laquelle les souverains passaient sur le trône avec une effrayante rapidité. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on le trouve à Moscou, en 1147, et à Kief, en 1149.

Quoi qu'il en soit, la Russie fut divisée en deux parties dont chacune eut un grand-prince, à partir d'Iouri jusqu'à Vladimir III ; l'un siégeant à Kief et l'autre à Moscou.

L'histoire, pour être claire, est obligée de faire marcher de front ces deux souverainetés jusqu'au moment où, après les plus grands malheurs, elles se réunissent de nouveau comme un grand fleuve dont les eaux rencontrant un rocher, se partagent un instant pour se réunir ensuite et couler avec plus de force et de majesté.

Iaropolk II monte sur le trône en 1132 ; il en descend en 1137, après être tombé dans une embuscade que lui avait dressée Boleslas, roi de Pologne, dont il devient prisonnier.

Viaitchislav le remplace pendant un an.

Vsévolod II, l'un des fils d'Oleg, fils de Sviatoslav III, renverse Viaitchislav, en 1138, se fait proclamer grand-prince de Kief et gouverne en tyran, selon les uns, en sage selon d'autres, et meurt, en 1146, laissant une équivoque réputation.

Igor II, grand-prince de Russie, 3e fils d'Oleg Sviatos-

laviteh, succède à son frère, et, après un règne de six semaines, est renversé par la rébellion d'Isiaslav.

Isiaslav II, ravisseur de la couronne, est lui-même trois fois chassé de ses états; trois fois rétabli par les étrangers ou par la guerre civile, il meurt enfin sur le trône en 1154.

Toutefois, Isiaslav n'avait pas régné sans rival; Iourié ou Georges, duc de Souzdal, en 1125, de Moscou, en 1147, devient duc de Kief, en 1149, et conserve ce titre jusqu'en 1154.

Il y eut donc deux grands-princes de Kief, depuis 1149 jusqu'en 1157, pendant cinq ans sous le règne d'Isiaslav et pendant trois ans sous celui de Rostislav Ier.

Iourié, fondateur de Moscou, dont l'origine remontait à St-Vladimir et à Rurick, donna pendant quelque temps l'espoir qu'il débrouillerait le chaos des princes apanagés; son immense patrimoine paraissait lui donner assez de force pour dominer toutes les ambitions; tout devait, en effet, être permis à un prince qui possédait les gouvernements actuels d'Iaroslav, de Kostroma, de Vladimir, de Moscou et d'une partie de ceux de Novogorod, de Twer, de Nijni-Novogorod, de Toula et de Kalouga.

Cet espoir ne fut qu'une illusion, et la Russie, au lieu du repos qu'elle attendait, se vit soumise à deux grands-princes dont l'un dominait à Kief et l'autre à Moscou; cette espèce de schisme national dura 86 ans.

GRANDS-PRINCES DE KIEF.

ROSTISLAV Ier. — 1154 à 1162.

Reconnu grand-prince de Kief, en 1154, Rostislav eut la douleur de voir, en 1156, un second grand-prince lui disputer le pouvoir ; Isiaslav III, son rival, lui survécut et régna seul jusqu'en 1167, époque à laquelle il fut tué d'un coup de sabre devant Bielgorod, ville de la Russie d'Europe qu'il assiégeait inutilement.

Mstislav succède à Isiaslav III, en 1167 ; l'année suivante, Gleb est proclamé grand-prince et sa rivalité ne s'éteint, en 1170, que par la mort de Mstislav.

Gleb n'eut que deux années de vie pour jouir de son triomphe.

Tous ces princes affaiblirent leurs états par des partages entre les membres de leur famille et par des concessions faites aux gouverneurs devenus indépendants.

IAROSLAV II. — 1172 à 1175.

Quatre années suffirent pour voir passer sur le trône Iaroslav II et Roman Ier.

GRANDS-PRINCES DE MOSCOU.

ANDRÉ Ier. — 1154 à 1175. (21 ans.)

André, prince de Souzdal, dédaigne la ville de Kief, jusque là l'objet de la convoitise des grands-princes ; à la gloire de régner sur des ruines, il préfère ses sauvages domaines ; « là, dit-il, » règnent encore la simplicité des mœurs, l'obéissance du peuple et le dévoûment des boyards ; tandis qu'à Kief, ville frontière des Hongrois, des Polonais, des Polovtzy, tout n'est que pillage, meurtres, guerres civiles et étrangères. »

Il s'efforce de détruire les apanages, embellit Vladimir, agrandit Moscou, créée par son père ; fonde autour de lui plusieurs villes, y attire, par les charmes de la paix, la population du midi, qui fuyait les horreurs de tous les genres de guerre.

Obligé, en 1168, de renoncer à dompter Novogorod qui lui résiste, il se porte avec son armée sur la ville de Kief qu'il prend d'assaut; cette ville cesse d'être la ca-

Souverains sans autre puissance que celle de jouir en passant des délices de Kief qu'ils se disputaient, ces deux princes ne figurent dans l'histoire que parce qu'ils servent à marquer l'ordre des règnes et la marche du temps.

SVIATOSLAV III. — 1179 à 1193.

Grand-prince de Kief, fils de l'Olgovitch Vsévolod II, Sviatoslav règne au milieu du plus complet désordre et de la plus profonde anarchie ; il lègue à son successeur un pouvoir expirant.

Depuis 1193 jusqu'en 1237, on trouve Rurick II, Roman II, Vsévolod III, Mstislav III, Vladimir III, pauvres souverains se débattant sur le cadavre de la malheureuse ville de Kief qui, après de longues années de gloire et de prospérité, va céder sa couronne à la ville de Moscou destinée à relever l'empire au milieu du sang, de l'esclavage et des ruines.

pitale de l'empire, et cède sa suprématie à Vladimir, située, sur la Kliazma, à 187 kil. *est* de Moscou.

En 1169, soixante et onze princes du sang, commandés par l'un des fils d'André, marchent de Moscou, à la tête de nombreuses troupes, contre Novogorod qui, après les avoir repoussés, se rend à la politique éclairée du souverain et reconnaît, comme Kief, la supériorité de Vladimir.

Vainqueur les armes à la main, André ne put triompher dans l'affaire des apanages ; c'est en vain qu'il exile ses neveux ; le reste de la Russie, partagé entre ses parents, l'emporte ; Kief et Novogorod, récemment conquises, lui échappent, et il est forcé de se contenter d'un vain hommage ; au milieu de ses efforts pour conserver intact son propre patrimoine, il est assassiné par les siens et meurt haï et sans vengeance.

Dans cette lutte d'un seul contre tous, il fut emporté par le torrent qui emportait l'empire.

Michel Ier, successeur d'André, régna deux ans et vit avec indifférence le morcellement du domaine de Souzdal.

Vsévolod III conserve le pouvoir depuis 1177 jusqu'en

1212, et, pendant ces trente-cinq ans, se laisse disputer la grande principauté par l'un des princes qu'il a apanagés aux dépens de son propre domaine.

Iourie II, troisième successeur d'André, règne depuis 1203 jusqu'en 1238, et ne fait usage de son pouvoir que pour y renoncer, en déclarant « qu'il n'exige aucune sou- » mission des princes apanagés qui ne doivent compte de » leur conduite qu'à Dieu seul. »

Placé en de telles mains, fractionné et épuisé, l'empire russe n'attendait plus, pour devenir esclave de l'étranger, que le génie d'un conquérant; cet homme était en marche, et quand il arriva tout était prêt, hommes et choses, pour subir lâchement le joug de la servitude.



Troisième période. — 1237 à 1442. — (225 ans.)

Gengis-Kan, prince mongol, né en 1164, simple chef d'une horde tributaire des Tartares, homme de génie voulut, après s'être rendu maître, en Asie, d'un territoire de plus de 6,000 kilomètres en largeur, assouvir sur l'Europe la passion des conquêtes dont il était dévoré; la Russie, placée sur son chemin, fut sa première proie.

Déjà, en 1221, sous le faible Iourié II, l'un de ses lieutenants, débouchant par les défilés du Caucase, avait suffi pour écraser un empire expirant; la mort de Gen-

jis, qui eut lieu en 1227, ajourna une nouvelle et définitive invasion.

Des quatre fils que laissa ce géant, l'un d'eux, Tchouchi-Kan, hérita du Kaptchack et de la Russie méridionale; sous les ordres de ce prince, la Bulgarie orientale donna passage à de nouvelles troupes et la Russie se trouva pour longtemps inondée de hordes mongoles; Novogorod, Kief et Vladimir sont prises et saccagées malgré la courageuse défense de leurs habitants; 600,000 hommes occupent ce malheureux pays et l'empire disparaît sous leurs pas comme un fleuve dans l'abîme, pour reparaître plus tard et briller d'un nouvel éclat.

Si les Hongrois, les Polonais, les Alains et les Polotzy se fussent réunis contre l'ennemi commun, peut-être auraient-ils pu lui opposer une victorieuse résistance, du moins, auraient-ils défendu l'entrée de la Russie d'Europe; mais ces peuples se haïssaient mutuellement, ils manquaient d'organisation, et les Mongols n'eurent qu'à se présenter pour les massacrer les uns après les autres; depuis Kasan, au confluent du Volga et de la Kazanka, jusqu'à Vladimir sur la Kliazma, tout fut détruit, bourgs villes et villages.

Grâce à la haine aveugle que ces nations nourrissaient les unes contre les autres, les Tartares purent, en 1224, fonder aux dépens des Russes, entre l'Oural et l'Aluta, du nord de la Caspienne aux rives du Don, un empire connu sous le nom de Kaptchak ou horde dorée dont la capitale, fondée par eux, se nomma Saraï; les grands-princes de Russie dûrent s'y présenter, comme des es-

claves, pour obtenir du Kan le pouvoir de commander à d'autres esclaves ; pour y porter leurs querelles et attendre un jugement qui devait les envoyer à la mort ou les disgracier, selon le bon vouloir de la horde, c'est ainsi que les princes de Kief et de Vladimir perdirent le pouvoir ; les tributs sont alors perçus par les Kans ; il n'y a plus ni peuple ni souverain, il n'y a que le plus abrutissant esclavage du haut en bas de la nation russe.

Cet état de choses devait durer depuis 1237 jusqu'en 1281, c'est-à-dire pendant 44 ans.

Pendant cette période on voit successivement passer sur la route qui conduit à Saraï :

Michel Ier, de la famille de Ysévolod, grand-prince de Kief; Iaroslav II, grand-prince de Vladimir ; de Moscou, Sviatoslav III, André Iaoraslavitch, Alexandre Newsky, Iaroslav III, Vasili ou Basile Ier, et, enfin, le fameux Dmitri, dont le courage et la politique rendirent à la Russie un peu d'indépendance.

De tous ces princes, Alexandre Newsky fut le seul qui sut profiter des fautes des Tartares et de leurs divisions pour améliorer la situation des Russes et relever l'empire abattu ; fils du grand-prince de Vladimir, il restaura et repeupla un grand nombre de villes abandonnées et à moitié détruites ; il battit les chevaliers teutoniens et les Lithuaniens, reprit la Néva sur les Suédois, rendit la Baltique à Novogorod et sut, à force d'adresse, capter le Kan qui lui céda la principauté de Kief.

Si ce prince habile n'acheva pas son œuvre de régé-

nération, c'est que les Russes, dont l'esprit d'indépendance augmentait à mesure que diminuaient les forces des Tartares, ne voulant plus être soumis ni au joug de la horde dorée, ni à celui de leurs princes, il lui fallut avoir continuellement les armes à la main contre son propre peuple. Il mourut à la tâche et fut, après sa mort, vénéré comme un saint par ceux-là même qu'il avait combattus pendant sa vie.

Iaroslav et Vasili, successeurs de saint Alexandre, trop faibles pour l'imiter, retombèrent sous le joug des Tartares; on vit Vasili, quatrième fils d'Iaroslav II, accompagner ses redoutables maîtres dans une campagne qu'ils firent en Lithuanie, et n'obtenir qu'à grand'peine son entrée à Novogorod.

Dmitri Ier lui succède en 1276, reprend la ligne de conduite d'Alexandre Newsky, et la suit jusqu'en 1281, c'est-à-dire qu'il obéit à la horde en attendant l'occasion de se rendre indépendant; cette bonne fortune se présenta bientôt: Nogai, l'un des généraux du Kaptchak, conquérant du nord de la mer Noire, se sépare de la horde; Dmitri appuie sa révolte et, en 1281, opposant les Nogais aux Kaptchaks, il affranchit les Russes du joug qu'ils portaient depuis près d'un demi siècle.

Depuis la mort de ce restaurateur de l'empire (1294), jusqu'en 1304, l'histoire compte trois princes qui se disputèrent le pouvoir: André II, successeur de Dmitri; Daniel, en 1295; et Vasili de Souzdal, en 1304.

L'un des effets de l'anéantissement de l'empire fut qu'au moment de sa restauration, il y eut, parmi les grands-princes, moins de rivaux pour se disputer le

trône ; plusieurs familles avaient disparu, d'autres s'étaient affaiblies pendant la tempête ; deux branches seulement restaient assez puissantes, celle de Twer, qui descendait des princes de Vladimir, dont elle était l'héritière, et celle de Moscou.

Cette dernière branche dont le domaine était de beaucoup plus faible que celui de la première, devait succomber malgré la supériorité de sa position entre Twer et Vladimir ; mais par son mariage avec la sœur d'Husbeck-Kan, chef de la horde, lequel eut lieu en 1313, Ioury, prince de Moscou, s'acquit un allié qui devait le faire triompher de Mikhaël de Twer, son rival ; il est juste d'ajouter que les circonstances le favorisèrent.

Après avoir appuyé Mikhaël dans ses prétentions à la grande principauté, Husbeck envoie Havgadi, l'un de ses généraux lui arracher le pouvoir et le remettre entre les mains d'Ioury, son beau-frère ; Havgadi, battu, est fait prisonnier ainsi que la sœur du Kan ; cette princesse meurt à Twer ; Ioury court à la horde et accuse Mikhaël d'avoir empoisonné sa prisonnière ; cité devant la horde, le grand-prince de Vladimir est massacré, Ioury devient son successeur. Soupçonné de retenir le tribut du Kan, Ioury est cité devant la horde où il est assassiné par le fils de Mikhaël. Alexandre II, de Twer, rentre en possession de la grande principauté ; mais, en 1338, il fait massacrer tous les Tartares qui se trouvent à Twer ; pour punir cette atrocité, Usbeck donne à Ivan Ier, dit Kalita, frère d'Ioury, prince de Moscou, Vladimir et Novogorod, c'est-à-dire la grande-principauté.

Usbeck et Ivan, réunis à tous les princes russes, marchent contre Twer, s'emparent d'Alexandre et de son fils et les font égorger à Saraï, capitale de la horde.

A partir de ce jour, la branche de Moscou, issue de Rurik, se perpétue sur le trône pendant environ 256 ans (de 1328 à 1584).

IWAN Ier, dit Kalita, ou la Bourse. 1328 a 1340. — (12 ans.)

Iwan, chargé par Usbeck de recueillir les tributs et de les envoyer à la horde, les garde et en augmente ses trésors au moyen desquels il achète des domaines et des apanages entiers dans les gouvernements de Novogorod, Vladimir, Kostroma, Rostof, etc., etc.; les roubles dont il dispose lui valent la protection d'Usbeck et décident le métropolite à quitter Vladimir pour établir son siége à Moscou, qui devient capitale de l'empire.

Les princes, le clergé, la noblesse se rendent dans cette ville; les infortunés des provinces du sud viennent y chercher un refuge, elle ouvre ses murs à ceux des habitants de Kief, de Galitch et de la Volinie qui, las d'être tour à tour lithuaniens, polonais ou hongrois, viennent s'abriter sous un pouvoir qui leur promet une stable sécurité, au lieu d'imiter et de suivre ceux de leurs voisins qui vont fonder les républiques mili-

taires des cosaques zaporoses ou de l'Ukraine et des cosaques du Don ou de la Russie méridionale.

Ivan fortifie le Kremlin (1); s'y établit comme l'arbitre de ses parents dont les domaines sont administrés par ses Boyars; lorsque les princes se soulèvent en faveur du prince de Twer; il les dénonce à Usbeck qui les attire auprès de lui pour s'en défaire ou les soumettre; quand l'ordre et la justice commencent à renaître, que la Russie jouit d'une paix depuis longtemps inconnue, Ivan dépose sa puissance et ses richesses entre les mains de son fils, Siméon-le-Superbe, entre dans les ordres ecclésiastiques et meurt en 1340.

SIMÉON-LE-SUPERBE. — 1340 A 1353. (13 ANS).

Usbeck permet à Siméon, l'aîné et le plus habile des enfants d'Ivan Ier, de monter sur le trône; ce prince réunit une seconde fois les grands de son empire pour les conduire sous les murs de Novogorod; il cède à ses frères la moitié de l'impôt et se réserve toute l'autorité.

La concentration du pouvoir avait donné aux Russes une telle confiance en eux-mêmes et un tel esprit public qu'ils ne craignirent pas, sous l'impulsion de leur sou-

(1) Kremen, pierre à feu.

verain, de solliciter de la horde le renvoi de ses gouverneurs tartares.

Après treize ans d'un règne assez paisible, il meurt sans postérité.



IVAN II. — 1353 A 1359. — (6 ANS.)

Ivan II, frère de Siméon, reçoit la suprême puissance d'Ianisbeck-Kan, successeur d'Usbeck, à l'exclusion d'un prince de la branche de Twer, ou Newsky; les trésors d'Ivan Ier lui obtiennent cette préférence; son règne s'écoule et se termine sans laisser aucun souvenir digne de la postérité.



DMITRI III DE SOUZDAL — 1359 A 1362.

Une fantaisie de Naurous-Kan élève à la grande-principauté Dmitri, descendant de la famille de Newsky, au détriment de Dmitri de la branche de Moscou; mais, trois ans plus tard, Mourath-Kan succède à Naurous, dépose le grand-prince régnant et met à sa place Dmitri-Donskoï, petit-fils d'Ivan Ier, fils d'Ivan II, dont le règne ne finit qu'en 1389.

La succession au trône n'était donc pas encore bien

réglée puisqu'elle dépendait du caprice du Kan, ou plutôt du prix que pouvait lui payer chacun des rivaux.

Dmitri IV (ou III bis), consacra le principe de l'hérédité dans sa famille et, en même temps, ne négligea rien pour augmenter ses trésors; Vladimir, son oncle, s'engagea, par un premier traité, à lui remettre le tribut de son apanage, et, par un second, il lui promit que ses Boyards paieraient à son neveu l'impôt qu'il plaîrait à ce dernier de leur imposer.



VASILI II. — 1389 A 1425. — (36 ANS.)

Si Vasili II n'hérita pas de la grandeur d'ame de son prédécesseur, du moins eut-il en partage son habileté; souple avec les puissances voisines, il se montra fier et inexorable avec ses parents et ses sujets insoumis; ses efforts tendirent constamment à contenir par la politique les Lithuaniens dont son beau-père était roi; à secouer le joug des Tartares et à réunir les apanages à la grande-principauté.

En 1392, Vasili se rend à la horde, y fait hommage de son sceptre et achète du Kan sept apanages qui lui sont livrés par les Boyards; il y retourne en 1410 et en obtient la concession de Souzdal et de Tchernigof; Novogorod était toujours indépendante; au lieu d'employer les armes pour la dompter, il s'efforce de la soumettre

à la juridiction civile du métropolitain ; il triompha enfin de la plupart de ses ennemis, son trône fut enfin consolidé, mais la gloire ne lui en revient pas tout entière ; la fortune de la Russie le servit magnifiquement, lorsqu'en 1398 l'état se trouva menacé, à l'est, par Tamerlan qui, à la tête de 400,000 hommes, a déjà vaincu le Kaptchak; au sud-ouest, par Vitovt le Lithuanien, déjà maître de Kalouga, de Viasma, de Smolensk et de Novogorod ; la Russie attendait tremblante, lorsque ses regards étonnés virent son oppresseur d'Europe abattu devant Koutlouë, lieutenant de Tamerlan et le terrible Mongol disparaître dans les profondeurs de l'Asie. Loin de souffrir de cette invasion, l'empire lui dut un pas vers son indépendance ; le Kaptchack en reçut un coup mortel et les divisions qui surgirent dans la horde préparèrent sa chute prochaine.

Vasili meurt enfin, en 1425, après avoir exigé de tous les princes russes de n'entretenir aucune relation avec les Tartares et les Lithuaniens ; son fils Vasili, âgé de cinq ans, est reconnu pour suzerain.

Les succès de Vasili sur les esprits révoltés de son empire eurent pour cause principale l'intervention du clergé russe qui, dans cette circonstance, se montra seul animé d'un véritable patriotisme.

VASILI III, l'Aveugle. — 1425 a 1462. (37 Ans.)

Ce long règne, plus d'une fois fatal au souverain, ne fit qu'établir plus solidement les grands-princes de Moscou en possession du pouvoir.

Iouri, de la branche de Souzdal, oncle de Vasili, invoquant l'ancien ordre de succession, suivant lequel un frère succédait à son frère, réclama la suzeraineté, malgré l'excommunication prononcée contre lui par le métropolitain ; une peste ajourne ses prétentions ; ce fléau disparaît, l'ambition se réveille et la horde où comparaissent l'oncle et le neveu, décide en faveur de ce dernier et condamne l'oncle à tenir la bride du cheval de son neveu lors de son entrée dans la capitale.

Incapable de se soumettre à cette humiliation, Iouri en appelle aux armes; Moscou, surprise, tombe en son pouvoir; Vasili est relégué dans un apanage.

Maître de la personne de son neveu, Iouri aurait pu le faire mourir et rester ainsi maître de la position ; la politique eût excusé ce crime à une pareille époque et avec de pareilles mœurs, mais les descendants de Rurik ont bien rarement trempé leurs mains dans le sang de leur famille.

Toutefois cette usurpation ne fut pas de longue durée ; le fils même d'Iouri, la grande Moscou entière suivent Vasili dans son exil ; vaincu par l'isolement, Iouri descend du trône et le rend à son neveu.

Après avoir laissé sa couronne entre les mains des Tartares d'abord, ensuite entre celles du fils d'Iouri, qui lui arrache les yeux, l'infortuné Vasili est deux fois rappelé dans sa capitale par la seule force du principe de la légitimité. Le fils d'Iouri, abandonné comme l'avait été son père, meurt empoisonné par les siens dans la ville de Novogorod qui lui a ouvert ses portes.

C'est ainsi que la nation, lasse des malheurs que lui a valu le morcellement de son territoire, ne veut plus reconnaître qu'un chef héréditaire et consacre la succession directe dans la famille des grands-princes de Moscou.

On ne peut s'empêcher d'approuver le mouvement qui entraîne le peuple russe vers le pouvoir d'un seul, quand on voit ce que sont devenues la Lithuanie et la Pologne qui se sont affaiblies à mesure que le sceptre est devenu plus électif et que les monarques ont été plus dominés par une démocratie nobiliaire. Deux mouvements en sens contraire se sont opérés à la même époque dans ces contrées voisines, aux mœurs identiques; en Russie, le pouvoir partagé entre les grands-princes, est concentré dans la main d'un seul; désormais sa gloire et sa force vont faire oublier les temps passés; en Lithuanie et en Pologne, ce même pouvoir se divise entre les grands dont la jalousie et les rivalités préparent à leurs pays le tombeau où ils doivent être ensevelis.

Fatigué par tant de revers, aveugle et courbé sous le poids de l'âge, Vasili associe à l'empire, son fils Ivan III, dit le Grand.

Quatrième période. — 1462 à 1613. — (151 ans.)

IVAN-LE-GRAND — 1462 A 1505. — (43 ANS.)

Ivan était âgé de 22 ans lorsqu'il monta sur le trône ; l'historien peut analyser son règne en disant qu'en 1481, il délivra son pays du joug des Tartares, qu'il réunit toutes les provinces de l'empire sous sa domination et qu'il y fit briller quelques rayons de lumière ; mais qu'il ternit sa gloire par des actes d'une cruauté inouïe.

Décidé à assurer, à tout prix, son indépendance au dehors et son autocratie au dedans ; ce prince, dédaigneux d'une victoire sur un champ de bataille, n'employa, pour atteindre son but, que la perfidie et la brutalité ; ses sujets du sud sont habitués à la servitude, il les lance sur ceux du nord auxquels il reste encore un peu de liberté ; la horde dorée et la Lithuanie, le menacent et l'effrayent, il jette sur elles la Perse, la Suède, la Hongrie et Vienne elle-même ; sans alliés jusque là, Ivan peut aujourd'hui compter sur la fidélité d'Etienne, Hospodar de Moldavie de Menghli-Ghirey, Kan de Crimée.

Non content de se soustraire aux assujétissements honteusement subis par ses prédécesseurs vis-à-vis des envoyés du prince mongol, comme d'étendre un tapis

sous les pieds de son cheval, de lécher les gouttes de breuvage que ce barbare laisse exprès tomber sur le col de son coursier sauvage, Ivan soumet l'ancienne Bulgarie et s'empare de Kasan; trois fois la horde dorée se soulève, trois fois elle est battue par les soldats russes et par leurs alliés; ces combats victorieux se livrèrent sans Ivan et malgré lui; trois fois on l'a vu fuir à l'approche de ses ennemis, se réfugier à Moscou et s'y cacher en dépit des remontrances du clergé russe et de l'indignation de son fils.

Ivan ne montra de l'audace qu'après tous ses sujets, alors que tout péril avait disparu.

En 1465, Novogorod, Pskof et Viatka sont soumises; elles se révoltent en 1471 et se donnent à la Lithuanie; elles sont domptées de nouveau; Novogorod est ruinée par le pillage, les principaux habitants, chargés de fers, sont conduits à Moscou; le nom de souverain est donné à Ivan dans une audience publique qui a lieu dans l'ancienne capitale; le 15 janvier 1478, les assemblées nationales sont supprimées et les citoyens prêtent serment d'esclavage; le 18, les Boyards et leurs enfants passent au service du Czar: « Les biens du clergé novogoro- » dien, réunis au domaine du prince sont destinés à do- » ter 300,000 enfants boyards, vassaux immédiats de » sa création, qui doivent assurer l'autocratie de Mos- » cou sur tout le reste de la république. »

Viatka est soumise en 1489; une dernière convulsion de Novogorod, en 1498, rappelle, dans ses murs, son implacable dominateur, sa population républicaine est transportée à Moscou, des Moscovites remplacent les No-

vogorodiens chassés de leurs domiciles, arrachés à leurs affections.

Les princes apanagés, respectés jusque là, durent s'incliner à leur tour : Twer est réunie à Moscou en 1485; les souverains d'Iaroslav et de Rostof consentent à n'être que de simples gouverneurs; le prince de Véréïa s'enfuit en Lithuanie; des deux frères d'Ivan, l'un abandonne son apanage par testament, l'autre est chargé de chaînes et meurt en prison.

L'hydre féodale est vaincue; Ivan demeure seul maître et les princes du sang sont tellement courbés sous sa main que nul d'entre eux n'osera même rappeler leur commune origine avec leur superbe vainqueur; il règne au nom de la *haute et sainte Trinité*; Sophie, dernière princesse du sang impérial grec, devient son épouse et lui apporte en dot, avec les armes de sa famille, cet aigle à deux têtes, symbole d'autocratie, des prétentions au trône de Bysance, maintenant occupé par les fils de Mahomet.

Ivan a donné à la Russie l'indépendance, 19,000 milles carrés, quatre millions de sujets, les arts, le commerce et un nouveau code; quel que soit son surnom, le Grand ou le Terrible, il n'en est pas moins vrai que la Russie d'Oleg, de Vladimir et d'Iaroslav n'était plus et que celle d'Ivan existe encore.

VASILI IV. — 1505 A 1533. — (28 ANS.)

Vasili, continuant le mouvement donné à l'empire par son frère, arrache Smolensk à la Pologne; épuise Kasan révoltée et détruit définitivement la république de Pskof, dernier sanctuaire des libertés russes.

IVAN IV, 1er Czar. — 1533 A 1584. — (51 ANS.)

Ivan, fils de Vasili, dit le Terrible, n'étant âgé que de trois ans, lorsque son père mourut, Hélène, sa mère, gouverna comme régente; l'administration de cette princesse fut un long scandale, son immoralité et celle de sa cour furent protégées par la plus odieuse tyrannie; le poison mit fin à cette débauche officielle en mettant fin aux jours de la régente.

A sa mort, les plus puissants Boyards s'emparent de la tutelle et du despotisme; les Schouïsky se placent au premier rang parmi les nouveaux maîtres d'un empire qu'ils épuisent par leurs rapines et qu'ils déshonorent par leurs hideuses brutalités. Schouisky surprend Moscou, s'empare du palais, pousse jusqu'au lit d'Ivan, l'arache à son sommeil, le souille de ses pieds et le plonge dans la plus profonde terreur; le métropolitain présent à cette scène barbare, veut essayer une remontrance, il

est maltraité, sa longue robe est mise en lambeaux; la pitié se peint sur la figure du prince Belsky, le prince est égorgé sous les yeux du jeune Ivan, dont les larmes et les prières sont méprisées, dont les ordres sont méconnus; en plein conseil, Vorontzof est accablé de coups et traîné dans la poussière.

Au milieu de ces horreurs, Ivan atteint sa 14e année; à son tour il veut gouverner et les Russes ne font que changer de despote; Schouïsky est assassiné, son corps est jeté aux chiens qui le dévorent; les Ginsky le remplacent au pouvoir; les confiscations se multiplient, les tortures sont offertes à Ivan comme des fêtes qui réjouissent ses regards.

A la lueur d'un incendie qui dévore Moscou, un moine parle au nom du ciel, sa voix effraye les coupables et le monarque, docile aux sages conseils d'Alexis Adascheff et à ceux de la jeune Anastasie, sa vertueuse épouse, donne à son empire treize ans de calme et de prospérité; les forces de la Russie sont accrues; Kasan, révoltée est encore une fois réduite; le royaume d'Astrakan est conquis; des forteresses s'élèvent sur les frontières tartares; 80,000 Turcs, envoyés par Sélim II, périssent dans les déserts; le commerce de l'Europe, par les ports de l'Ingrie et de la Livonie, commence à pénétrer au sein de l'empire; les cosaques du Don sont rangés sous le sceptre du Czar; la conquête de la Sibérie par Yermack se prépare; cent vingt artistes sont demandés à Charles-Quint; une première imprimerie est établie; Archangel est fondé et les lois sont révisées.

Telle fut, en treize années, l'œuvre du moine Sylves-

tre, du ministre Adascheff et de la douce Anastasie ; il semble que la main de l'impératrice pût seule museler le tigre couronné ; cette princesse meurt, et Sylvestre et Adascheff éprouvent le même sort que Burrhus et Sénèque ; Néron ressuscite et le règne n'est plus qu'un long crime.

Sigismond réunit la Lithuanie à la Pologne, dispute la Livonie au Czar et augmente sa fureur ; croyant voir partout des conspirations, il se retire au fond des plus sombres forêts d'où le peuple, la noblesse et le clergé ne réussissent à l'arracher qu'en mettant leurs têtes à sa disposition et en lui donnant droit de vie et de mort sur tous ses sujets.

Le monstre, alléché par tant de bassesse, sort de sa solitude et rentre à Moscou dont il fait un tombeau ; abandonnée bientôt par son bourreau devenu moine, cette ville est tour-à-tour saccagée par les Tartares et par les Turcs ; sous son froc, impuissant à déguiser ses lâches atrocités, Ivan ose dire aux Russes « qu'il est leur dieu comme Dieu est le sien. »

Ce dieu se courbe honteusement devant Battori, roi de Pologne qui lui enlève la Livonie au moment où la Suède s'empare de l'Esthonie. Ce lâche prince, en proie aux plus cruelles épouvantes, demande un asile à Elisabeth d'Angleterre ; il crée autour de lui une armée de bourreaux qu'il enrichit des dépouilles de leurs victimes et fait ainsi passer la noblesse aux mains d'hommes nouveaux, disposés à ramper à ses pieds ; les Boyards du sang de Rurick sont décapités, leurs femmes et leurs enfants sont chassés dans les forêts à coups de knout ; les

habitants de Novogorod, depuis longtemps soumise, sont décimés de sa sanglante main, le reste est livré à la grossièreté de ses esclaves, à la fureur des chiens et aux glaces du Volkof.

Twer et Pskof subissent à leur tour les coups de ce forcené ; il rentre à Moscou, ivre de sang, et les places sont couvertes de gibets et de chaudières d'airain où les hommes et les femmes les plus illustres trouvent la mort la plus cruelle ; le monstre force Basmanof à tuer son père, Prozorovsky, son frère ! 800 femmes sont noyées !

A toutes ces cruautés, Ivan ajoute le plus révoltant cynisme : il épouse sept femmes, force sa belle-fille à fuir pour échapper à sa lubricité, assassine d'un coup d'épieu son fils aîné, seul capable de lui succéder, et meurt, en 1584, dévoré de regrets sans remords, et en ordonnant de nouveaux supplices.



FÉDOR Ier. — 1584 A 1598. — (14 ANS.)

Né en 1557, Fédor Iwanowitch, c'est-à-dire fils d'Ivan, était destiné à terminer l'illustre race des Rurick ; vers 1592, son frère Dmitri, relégué dans Ouglitch, est assassiné par ordre de Boris Godounof, son beau-père et son ministre, lui-même succombe, en 1598, au poison que lui fait administrer ce fils de Tartare, auquel deux crimes permettent de monter sur le trône des Czars,

sans que le clergé, la noblesse, ni le peuple fassent le plus léger effort pour empêcher cette criminelle usurpation ; là où tous sont asservis qu'importe le changement de maître ?

Toutefois, ce ne fut pas seulement par des assassinats que Boris prépara les esprits à le voir porter sur la couronne une main usurpatrice; profitant de la faiblesse et de la docilité de Fédor, il commença par régner en son nom et chercha, soit par ses flatteries, soit par des services réels, à capter l'amour et l'admiration des Russes.

En 1592, il achète d'un évèque grec, devenu l'esclave des Turcs, le droit de créer un patriarche en Russie; il gagne la petite noblesse en établissant à son profit l'esclavage de la glèbe; jusque là, les paysans prolétaires étaient maîtres de se louer à qui ils voulaient, à vie ou à terme ; ils n'y avait point de serfs, mais des métayers, des hommes à gage ; et, dans les villes, un tribunal pour faire respecter leurs contrats.

L'histoire explique, par les trois raisons suivantes ; l'établissement en Russie d'un esclavage qui cessait alors dans le reste de l'Europe.

1° Le souverain, qui avait prise sur les cités et sur les nobles, ne pouvant, malgré son absolutisme, atteindre une population prolétaire si dispersée, rendit chaque propriétaire responsable des paysans qu'il employait; mais ces propriétaires ne pouvaient répondre d'hommes qui n'étaient que volontairement à leurs gages ; la concentration de ces existences éparses sous la main de

quelques propriétaires surveillés par le Czar, parut donc une nécessité.

2° Boris-Godounof, désirant obtenir l'affection des petits propriétaires, voulut leur assurer des cultivateurs que, jusqu'alors, les riches leur enlevaient facilement.

3° Le climat du midi attirait en grand nombre les paysans du nord de l'empire; en se retirant de Kasan et d'Astrakan, les armées y laissèrent un grand nombre de soldats ; de l'affluence dans les villes, de ces nombreuses migrations, vinrent la dépopulation des campagnes, le brigandage et les famines : « On arrêta de » plus grands maux par un moindre ; l'esclavage de la » glèbe rendit les seigneurs responsables de leurs » paysans, et ceux-ci ne purent plus abandonner la cul- » ture. »

Ceux que Boris ne gagna pas par de faciles concessions, furent éblouis par l'éclat de son administration : Smolensk est fortifiée, Archangel bâtie ; les Tartares sont battus et rejetés dans leurs déserts ; de nombreuses forteresses s'élèvent à l'ombre du Caucase ; la Sibérie est définitivement conquise ; les Suédois sont rejetés dans Narva ; la Lithuanie et la Pologne paraissent consentir à se soumettre au sceptre de Fédor, si habilement manié par Boris.

C'est au milieu de cette gloire, qui lui était étrangère, que le dernier descendant de Rurik est empoisonné par son ministre que nous allons voir monter sur le trône.

Transition de la famille de Rurik à la dynastie Romanov.

BORIS GODOUNOV. — 1598 à 1605. — (7 ANS.)

La mort du dernier descendant de Rurik livrait le trône à l'ambition plus ou moins fondée des grands de l'empire, et chacun d'eux aurait, un demi siècle plus tôt, essayé d'y parvenir en montant peut-être sur des cadavres; mais le despotisme d'Ivan-le-Terrible les a tellement isolés que le ministre seul ose y prétendre.

Pour mieux déguiser son ambition, Boris se réfugie dans un monastère et refuse la couronne que viennent lui offrir le peuple, les grands et les prêtres; s'il accepte enfin, ce n'est qu'après que la Russie entière, prosternée comme un vil troupeau d'esclaves, environnant le lieu de sa retraite, en assiégeant les portes, l'aura supplié, à genoux, en larmes et les mains au ciel, de vouloir bien devenir son maître.

Tant de prières produisirent le malheur de l'empire en le soumettant à un bourreau; effrayé de ses crimes et de son usurpation, Boris ne voit partout que d'implacables ennemis; il décime la noblesse dans l'espoir d'obtenir l'amour du peuple et, parmi ses victimes, on remarque les Romanov qui, alliés aux Rurik, le font trembler sur son trône; l'un de ces Romanov se fait moine

pour échapper à la mort, et cette résolution sauvera un jour l'état.

La tyrannie est sans bornes, descendant de degré en degré, elle finit par atteindre les derniers rangs de la société; chaque village, chaque famille a son despote; la Russie devient triste et morne; une foule de paysans émigrent chez les cosaques, une jacquerie se forme et le tyran meurt empoisonné, laissant la Russie dépeuplée, épuisée, ouverte de toutes parts, en proie à toutes les horreurs d'une société dissoute.

FÉDOR II. — DMITRI V ou IV (Grégoire Otrepiev, sous le faux nom de Dmitri). — VASILI V, CHOUISKI. — VLADISLAV VASA DE POLOGNE. — 1605 a 1613 (8 ans.)

A la mort de Fédor-Ivanovik, les prétendants au trône avaient manqué; le règne de Boris en fit naître dans tous les rangs de la société.

Fédor II, son fils, est assassiné la première année de son règne, par le moine Grégoire Otrepiev, qui se donnait pour Dmitri, fils d'Ivan IV; cet ambitieux se fit reconnaître en 1605 et conserva quelque temps la couronne.

Vasili V, Chouiski, descendant de Vladimir-le-Grand

et des princes de Souzdal, qui avait été régent pendant la minorité de Fédor II, chassa l'usurpateur et fut proclamé Czar par le peuple ; deux faux Dmitri se produisirent sous son règne, des révoltes éclatèrent ; il triompha des uns par le glaive de la justice; des autres, avec un secours de 5,000 hommes que lui fournit Charles IX, roi de Suède; mais, attaqué à l'improviste par Sigismond, roi de Pologne, en 1609, il fut vaincu, livré à son ennemi par les Moscovites et mourut en captivité à Varsovie.

Vladislas, fils de Sigismond, connu par sa brillante valeur, fut appelé au trône par un parti russe, quoiqu'il ne fût âgé que de quinze ans; mais il ne put réussir à s'y asseoir et devint, plus tard, roi de Pologne.

Treize années se passèrent ainsi au milieu d'un changement continuel de souverains et aussi parmi des ruines toujours nouvelles; tous les malheurs et tous les crimes se trouvent entassés dans cet espace de quelques années; les Suédois sont maîtres de Novogorod et les Polonais de Moscou; partout c'est un effrayant désordre.

Le clergé seul veille au salut de l'empire; seul, il oppose des héros et des martyrs à la trahison domestique et à l'invasion étrangère; en 1612, des hommes capables de prendre les rênes du gouvernement se produisent dans toutes les classes ; Minim, pour le peuple ; Pojarski, pour la noblesse; pour le clergé, Romanov, fils de ce Romanov devenu moine sous le règne de Boris et qui, deux fois martyr pour sa patrie, dans les fers polonais, avait mérité l'admiration générale.

La Russie, reconnaissante, plaça la couronne impériale sur la tête de son fils, en qui commença la dynastie des Romanov.

Dynastie Romanov. — 1613 à 1762. — (149 ans.)

—

MICHEL Ier. — 1613 A 1645. — (32 ANS.)

Mikhaïl Romanov, fils de Fédor Nikirich, descendant des Chemetef, élu en 1613 par les états assemblés à Moscou, eut à combattre, en montant sur le trône, les prétentions rivales de la Suède et de la Pologne; après une courte guerre, un traité signé en 1617, céda à Gustave-Adolphe, roi de Suède, l'Ingrie et la Carélie russe; en 1608, une trève de quatorze ans est conclue avec Vladislas, fils du roi de Pologne, qui s'était avancé jusqu'à Moscou; les Polonais restent maîtres des duchés de Smolensk, de Sévérie et de Tchernigov, dont la possession leur est confirmée, en 1634, par la paix de Viasma.

Guidé par les sages conseils de son père, Michaïl aurait avancé la civilisation de la Russie, si une mort prématurée ne l'eût enlevé en 1645.

Sous son règne parut un nouveau Dmitri qui, après quelques avantages éphémères, fut pris et pendu.

FÉDOR.

Modération, amour de la paix, création d'une armée plus régulière, tel fut le mérite de Fédor qui laissa le trône à son fils Alexis.

ALEXIS Ier. — 1645 A 1676. — (37 ANS.)

Au milieu des guerres intestines qui éclatèrent pendant son règne, ce prince, aussi redoutable dans la guerre qu'habile pendant la paix, ressaisit sur la Pologne Smolensk, Kief et la plus grande partie des provinces arrachées à la Russie; on le vit régulariser son armée, tenter d'améliorer la législation, appeler les arts étrangers, fonder des manufactures, faire exploiter les mines de fer et de cuivre et créer les deux premiers navires marchands qui aient appartenu à la Russie.

Religieux et clément, il rallia à son empire les populations nomades que le despotisme de ses ancêtres en avaient chassées; les Cosaques de l'Uckraine, révoltés contre l'oppression polonaise, viennent s'offrir à Alexis avec Kief, leur nouvelle conquête.

Se mêlant aux affaires de l'Europe, il secourt, dans sa disgrâce, Charles II, roi d'Angleterre, et prête main forte à Jean-Sobieski, à la journée de Chokzim, en 1673; il se mit inutilement sur les rangs pour être élu roi de Pologne à la mort de Kosibut; aussi bien, la tombe l'attendait à trois ans de là, lui préparant le repos au lieu des soucis d'un trône qui devait bientôt s'écrouler.

Alexis mourut en 1676, laissant après lui trois fils dont le plus jeune était destiné à illustrer à jamais l'empire russe.

FÉDOR III. — 1676 A 1682. — (6 ANS.)

Malgré sa faiblesse de corps et d'esprit, Fédor put, après trois ans de guerre avec la Turquie, lui arracher les Zaporogues, peuplade fixée près des cataractes du Dniéper; il brûla tous les titres de noblesse qui existaient en Russie, afin que les distinctions sociales, ne dépendant que de l'empereur, ne relevassent plus que de la couronne; dans son testament, il remet la souveraineté à ses deux jeunes frères Ivan et Pierre.

IVAN V ET PIERRE-LE-GRAND. — RÉGENCE DE SOPHIE. — 1682 A 1689. — (7 ANS).

Ivan, né en 1661, mourut en 1696; ce prince presqu'aveugle et privé de la parole, régna, mais de nom seulement, ainsi que son frère, jusqu'en 1682.

Depuis cette époque jusqu'en 1689, l'empire fut exclusivement gouverné par la princesse Sophie, née en

1556, de l'empereur Alexis et, par conséquent, sœur des deux jeunes Czars.

Jalouse de n'avoir aucune part à l'autorité souveraine, Sophie profita de l'enfance de son frère, alors âgé de dix ans, pour exciter une révolte des Strélitz, c'est-à-dire tireurs, qui, au nombre de 40,000 hommes, formaient, depuis Ivan-le-Terrible, la garde du Czar; grace à cette révolte, Sophie put gouverner pendant sept ans, de concert avec Galitzin, son favori; malheureuse dans la guerre qu'elle soutint contre les Turcs, elle réussit à imposer aux Polonais, en 1686, le traité de Moscou par lequel la Lithuanie est une fois encore rendue à la Russie.

Quant à Pierre, que la tendresse maternelle avait, jeune encore, arraché aux Strélitz par une course non interrompue de vingt verstes, il grandissait, abandonné dans un bourg obscur à de sales et grossiers amusements; le génie du bien fut plus fort que celui du mal, et les cinquante compagnons de débauche, que lui avait donnés sa sœur, devinrent un jour cinquante compagnons de la gloire de Pierre; le bourg où le prince était relégué, devint une école militaire, où le Czar passa par tous les grades, depuis celui de tambour jusqu'au suprême commandement.

Sophie, qui n'avait aucun souci de l'avenir, se riait, avec les Strélitz, des jeux guerriers de son frère; mais Pierre a aujourd'hui quinze ans, il résiste à sa sœur et se déclare contre son favori. Deux ans plus tard, la régente ose revêtir les insignes de la souveraineté; Pierre s'indigne, et 600 Strélitz, dans l'ombre de la nuit,

se hâtent vers sa chétive résidence pour lui arracher la vie.

La Providence, qui veillait sans doute sur la Russie, voulut que Pierre fût prévenu du sort qui l'attendait; il se réfugie dans le couvent de la Trinité, appelle à lui ses fidèles sujets; le patriarche se déclare pour lui et Sophie, abandonnée, est confinée dans une étroite prison où elle meurt en 1704.



PIERRE-LE-GRAND. — 1689 A 1725. —(36 ANS.)

Rurik, le fondateur, Oleg le conquérant, Vladimir le chrétien, Iaroslav le législateur, Vladimir monomaque, André le politique, Alexandre Newsky le dévoué, l'habile Ivan I[er], Dmitri-Donskoï le premier vainqueur des Tartares, Ivan III l'autocrate, Ivan IV le terrible, sont assurément de grands hommes dont la Russie a le droit de se glorifier; mais, aux yeux de l'histoire, comme dans l'esprit des peuples, Pierre s'est placé au dessus de tous par son génie, par ses œuvres et par les efforts surhumains qu'il dût faire pour élever la Russie au rang des plus puissantes nations du monde.

Les dernières provinces de l'empire étaient alors, au sud, Astrakan, d'une part, et Kief de l'autre; à l'ouest, le Dniéper et la Dwina; au nord, Pskof et Novogorod ruinées par le despotisme et par la guerre; et enfin

la mer Blanche ; la Russie était une région prisonnière sans autre issue qu'une mer déserte, enchaînée pendant les trois quarts de l'année.

C'est de ce pays sauvage qu'un jeune héros a fait le puissant empire de Russie.

Il n'y avait pas trois ans que Pierre était sur le trône que déjà, il avait poussé ses conquêtes en Sibérie, jusqu'aux frontières de la Chine et que les limites des deux états étaient fixées par le traité de 1692. A cette époque une barque européenne oubliée au milieu des ruines, lui dévoile le véritable instrument de la civilisation de son empire ; une rivière, un lac, la mer Blanche lui servent à s'exercer et à s'instruire.

A vingt ans, il assiége Asoph et conçoit l'idée d'employer la navigation pour ouvrir aux arts le chemin de la Russie ; douze bâtiments de guerre, construits sur la Voronèje et descendus sur le Don, assurent la conquête d'Asoph et, les premiers, depuis les barques varègues, se promènent sur ces silencieux rivages.

Pierre comprit que son empire ne serait réellement digne d'entrer dans la famille des états européens que lorsqu'il l'aurait doté de tous les éléments qui faisaient alors briller la France, l'Angleterre, l'Espagne et l'Allemagne ; il le comprit et se mit en quête des lumières qui manquaient à ses sujets ; aussitôt il descend de son trône et se fait voyageur. Parti en 1697, accompagné de Lefort, son ancien et fidèle précepteur, il débarque en Hollande, sous le nom de Peters Michaelof et apprend, dans les chantiers de Saardam, l'art de construire les vaisseaux ; en Angleterre, il choisit d'habiles ingénieurs

pour tracer un canal du Don au Volga ; en France, la grandeur de Louis XIV lui apprend à aimer toutes les splendeurs de la gloire.

Une révolte des Strélitz le rappelle dans ses états en 1698; 4,000 de ces soldats rebelles sont égorgés, le reste est dispersé sur la surface de son vaste empire et ce corps si puissant disparaît anéanti pour toujours.

Dans les marais de la Newa, au fond du golfe de Finlande, son regard d'aigle a vu le point de réunion de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe, il y fonde Pétersbourg, en 1703, et en fait la capitale de toutes les Russies ; uni à Auguste II, roi de Pologne, il triomphe de Charles XII à Pultawa, en 1709, après avoir été battu par ce héros à Narva ; en 1710, il enlève à la Suède la Livonie, l'Ethonie et la Carélie ; au milieu de son triomphe, il marche, en 1711, contre les Turcs, alliés de Charles XII, se laisse cerner à Husch, sur le Pruth, et n'échappe à ses ennemis que grace à sa femme Catherine, que d'esclave il a fait impératrice.

La Finlande est conquise en 1713 ; Aland est soumis en 1714, après une victoire sur mer.

Toutes ces guerres et toutes ces victoires n'empêchèrent pas le Czar de songer à l'organisation intérieure de son empire ; la justice et la police sont améliorées, la marine est créée, une académie des sciences est fondée à Pétersbourg.

Tant de réformes ne pouvaient avoir lieu sans blesser l'esprit aveugle et obstiné des anciens Russes ; ceux de Moscou, cette ville sainte qui cessait d'être la capitale de l'empire, devaient surtout se montrer hostiles à

ces nouveautés si étrangères aux idées de leurs ancêtres ; pour les combattre au moment même où elles se produisaient et se préparer à les détruire un jour, le vieux parti eut la pensée de s'appuyer sur Alexis, fils bien aimé du Czar et de faire de ce jeune prince le chef des conjurés ; Pierre, instruit de ce complot, réunit, en 1718, les grands de l'état et fait comparaître Alexis qui est condamné à mort ; le lendemain de ce jugement, Alexis meurt d'un poison que son père lui présente en versant des larmes.

Cette action est-elle crime ou vertu ? Aux yeux de l'humanité la question n'est pas douteuse ; à ceux de la politique qui sauve les empires, elle a épargné des torrents de sang à la Russie et peut-être aux nations voisines, elle n'est plus qu'un sauvage héroïsme.

Un traité conclu avec la Suède à Nystadt, en 1721, assure à la Russie toutes les conquêtes qu'elle a faites ; en 1723, la Perse est obligée de céder les provinces de Daghestan, Chirvan, et Astérabad.

Cependant un mal secret dévore le colosse ; après deux années de luttes contre d'affreuses douleurs, après une épouvantable agonie, l'hercule est vaincu et enchaîné par la mort ; c'était le 26 janvier 1725. Ses dernières pensées furent pour son ministre Ostermann, qui seul, disait-il, connaissait les véritables intérêts de la Russie ; pour l'académie des sciences de Pétersbourg, destinée à répandre la lumière dans l'empire, et pour la Providence qu'il invoqua dans ses derniers moments ; « Dieu, s'écria-t-il, jettera sur moi un regard de clémence, pour tout le bien que j'ai fait à mon pays. »

Pierre-le-Grand a pris place à la suite de Charlemagne et de Napoléon ; comme eux il a pu mourir parce qu'il était homme comme eux ; mais son œuvre a survécu comme la leur, parce que le génie est immortel.

Parmi les hommes qui ont honoré ce règne unique dans l'histoire des peuples, on ne saurait se dispenser de signaler les Scheremetef, les Apraxine, les Repnin, les Mentzichof, les Tolstoy, les Schouvalof, les Ostermann, les Bournianzof, les Dolgorovki et les de Weydt, qui, pour la plupart, choisis par le souverain dans les dernières classes de la société, ont fait l'honneur de l'a ristocratie européenne.



CATHERINE Ire, VEUVE DE PIERRE.
1725 A 1727. — (2 ANS.)

Catherine, née en 1689, en Livonie, de parents pauvres, venait d'épouser un simple soldat suédois, lorsqu'elle fut réduite en captivité, après la prise de Marienbourg, en 1702 ; sa beauté captiva le prince Mentzichof, et bientôt après le Czar lui-même ; nous avons vu qu'en 1711, elle sut, par son habileté, arracher Pierre aux mains des Turcs qui le tenaient enfermé sur les bords du Pruth ; reconnue pour épouse de l'empereur, elle fut, en 1724, couronnée impératrice et ne montra plus que de l'ingratitude pour Pierre-le-Grand dont elle déshonora la couronne impériale.

Après la mort du Czar, elle continua l'œuvre de la civilisation, se lia avec tous les beaux-esprits de l'Europe, parcourant son empire avec la plus grande rapidité, accompagnée de généraux, de savants et de favoris; elle mourut en 1727, avec une réputation de mœurs plus qu'équivoques et d'une intelligence digne d'un grand souverain.

PIERRE II. — 1727 A 1730. — (3 ANS).

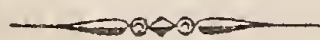
Fils de ce malheureux Alexis que des idées rétrogrades conduisirent à la mort, petit-fils de Pierre-le-Grand, Pierre II succède à Catherine en 1727, et meurt de la petite vérole en 1730, à l'age de quinze ans.

La disgrâce du prince Mentzichof est le seul événement remarquable de ce règne.

ANNE IVANOVNA. — 1730 A 1740. — (10 ANS).

Anne Ivanovna, fille d'Ivan V, empereur de Russie, était née en 1693; épouse du duc de Courlande, elle se laissa dominer par Jean de Biren, son favori; celui-ci, d'un caractère sauvage et emporté, ne tint aucun compte des sentiments d'humanité naturels à l'impératrice, et

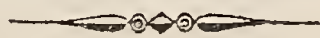
commit, sous son nom, de grandes cruautés dont le triste souvenir accompagna jusqu'au tombeau cette malheureuse et faible femme.



IVAN VI. — 1740 A 1741.

Après la mort de l'impératrice Anne, son favori obtint la régence que rendait nécessaire l'avénement au trône d'un enfant âgé de trois mois ; les cruautés de Biren lassèrent bientôt les grands et, l'année suivante, une puissante faction, dirigée par le comte de Lestocq, porta sur le trône la princesse Elisabeth, fille de Pierre-le-Grand.

Ivan VI, neveu de l'impératrice, est détrôné et jeté dans une prison où il est massacré par ses gardiens, à l'âge de vingt-deux ans, après vingt ans de captivité.

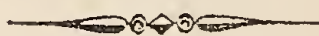


ÉLISABETH PETROWNA. — 1741 A 1762. (21 ANS.)

Un crime et une révolution de palais portèrent sur le trône Elisabeth, née en 1709 ; contrairement à l'ordre admis en politique, les partisans d'Ivan furent exilés ou renfermés dans des cachots, au lieu d'être massacrés;

aussi la nouvelle impératrice a-t-elle été surnommée la clémente, comme si la fidélité eût été un crime! Sous son règne, la chose publique fut moins négligée qu'on aurait pu le craindre; en 1743, les Suédois furent obligés de conclure un traité qui leur enleva une partie de la Finlande; une conspiration conduite par le marquis de Botta, seigneur hollandais, par le lieutenant Lapoukin et sa femme, fut découverte et déjouée; à l'occasion de la succession de Charles VI, empereur d'Allemagne, Elisabeth se déclara contre le grand Frédéric et remporta sur lui, en 1759, la victoire de Kunersdorf. La mort de cette princesse, qui eut lieu en 1762, l'empêcha de recueillir tous les fruits de cette victoire.

Elisabeth ne voulut jamais se marier; aux liens du mariage, elle préféra une liberté qui lui permit de se livrer à la vie la plus voluptueuse; ses désordres ne l'empêchèrent cependant pas de protéger les lettres, de fonder l'académie des beaux-arts de Pétersbourg et l'université de Moscou.



Dynastie de Holstein-Gottorp. — 1762 à 1854.



PIERRE III. — 1762 (QUELQUES MOIS.)

Pierre III, fils de Charles-Frédéric, duc de Holstein-Gottorp, et d'Anne, fille de Pierre-le-Grand, naquit en

1728, devint grand-duc en 1742, et épousa Catherine d'Anhalt-Zerbst, avec laquelle il vécut très mal.

Ce prince fut à peine monté sur le trône que, changeant le système politique de ses prédécesseurs, il fit alliance avec Frédéric II, roi de Prusse ; les réformes qu'il voulut introduire, le grand nombre d'étrangers dont il s'entoura, déplurent aux Russes dont le mécontentement, excité encore par Catherine, eut pour résultat la chute du Czar ; Catherine monta sur le trône au moment où elle allait être répudiée, et, sept jours après son avénement, fit étrangler son mari dans sa prison.



CATHERINE II. — 1762 A 1796. — (34 ANS).

Catherine était née à Stettin, en 1729 ; après avoir ordonné le meurtre de son mari, elle se fit couronner à Moscou ; sa puissance lui permit, en 1764, de placer sur le trône de la Pologne expirante, Stanislas Poniatowski, l'un de ses nombreux favoris ; en 1782, elle enleva aux Turcs la Crimée, les forteresses d'Azof, de Tangarog, de Kinburn et d'Ismaël ; un traité conclu avec l'Autriche et la Prusse, en 1772, lui avait déjà assuré les gouvernements de Polotsk et de Mohilow ; après avoir été, au moyen-âge, une principauté presque souveraine, la province de Polotz avait passé à la Pologne,

avec la Lithuanie conquise, en 1563, par Ivan Vasiliévitch; reprise par Battori, en 1579, elle était tombée de nouveau sous la domination russe, en 1655; de telle sorte que le traité de 1772, en donnant à la Russie, la Russie Blanche, la Russie Noire, la Livonie polonaise, ne fit que rendre à cet empire les conquêtes faites sur lui par les Lithuaniens. Ce fut en 1793 et 1794 que Catherine anéantit la Pologne en profitant des discordes qui, depuis plus d'un siècle, dévoraient ce malheureux pays.

La Czarine projetait de nouvelles conquêtes, quand elle mourut d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

On peut dire de Catherine qu'elle fut un grand homme, tellement elle a su mener de front tout ce qui donne de la force et de la gloire à un empire ; les victoires, les conquêtes, les arts et les sciences se sont donnés la main pour orner sa tête d'une immortelle et resplendissante couronne, la mort violente de Pierre III est le seul crime qui puisse lui être reproché ; sa vie licencieuse était moins coupable à une époque et dans un pays où les mœurs étaient si faciles ; quant au démembrement de la Pologne, peut-on lui en faire un crime si l'on considère que ce royaume, composé en grande partie de provinces arrachées à la Russie, dans un moment où cet empire était subjugué par les Mongols, n'avait pas de plus grands ennemis que les seigneurs qui se disputaient entre eux ce qui lui restait de vie ? Ce que la conquête avait enlevé à ses ancêtres, Catherine le retrouve et le prend à son tour, à qui la faute, où est le crime ? Si, lors du second démembrement, elle s'empare de villes

qui ne lui ont jamais appartenu, n'a-t-elle pas, sous ce rapport, été moins coupable que les rois d'Angleterre qui ont réuni à leur couronne celles d'Irlande et d'Ecosse ; moins que nos monarques qui ont agrandi la France de la Franche-Comté, de l'Alsace et de la Lorraine ? Il n'y a eu de coupables, dans l'anéantissement de la Pologne, que la Pologne elle-même et les autres puissances de l'Europe qui n'ont pas su veiller à l'équilibre des forces générales ; quant à Catherine, si on en excepte sa conduite privée, elle sera toujours un grand souverain et possèdera jusqu'à la fin l'une des plus belles pages de l'histoire.

PAUL Ier. — 1796 A 1801. — (5 ANS.)

Paul Ier, né en 1754, de Pierre III et de Catherine II, allait être officiellement déshérité par son père, qui le considérait comme adultérin, lorsque le poison vint empêcher la main de l'empereur de signer l'ukase d'exhérédation ; souverain depuis cette époque, il ne gouverne qu'après la mort de son illustre mère, c'est-à dire en 1796 ; son premier soin fut d'adopter un système en tout contraire à celui de Catherine ; au lieu de s'attacher comme elle aux idées progressistes, il se déclara le champion des vieilles monarchies. Catherine II s'était montrée opposée aux principes qui avaient prévalu en Fran-

ce, en 1789, mais elle s'était bornée à des promesses, à des démonstrations et à quelques secours donnés aux émigrés ; Paul déclara la guerre à la France et se fit le chef de la coalition formée contre elle ; ses armées parurent à la fois, en Suisse, en Hollande et jusqu'en Italie ; le sanguinaire vainqueur de Praga, Souwarow, à la tête de 80,000 hommes, traversa les Alpes, gagna la bataille de la Trébia et se fit battre à Zurich par Masséna. En Hollande, le corps russe, commandé par le duc d'York, est battu à Bergen par le général Brune, et, pour la première fois, la France vit arriver des prisonniers de guerre russes.

Désespéré de ces défaites, Paul Ier abandonne ses alliés, se proclame grand maître de l'ordre de Malte et fait alliance avec le premier consul de la République française ; le baron de Sprengporten est envoyé à Paris comme ambassadeur ; le buste de Bonaparte est placé avec la plus grande solennité dans le nouveau palais de Michaïlovitch.

Au milieu de ce revirement de politique, la tyrannie la plus cruelle et la plus aveugle continua à faire gémir la Russie ; le knout, cette punition de barbares, était devenu chose commune ; les chemins qui conduisent en Sibérie, à Tobolsk, à Irkutzk, aux mines de Nertschinski étaient couverts des malheureuses victimes d'une folle cruauté ; mais il est un terme à toute patience humaine, même en Russie ; des complots se formèrent, des conjurés pénétrèrent dans le palais malgré les plus rigoureuses précautions, malgré les troupes de toutes armes campées à l'intérieur et à l'extérieur de l'édifice, et, dans

la nuit du 11 au 12 mars 1801, Paul fut poignardé dans un cabinet, au milieu des drapeaux des régiments des gardes derrière lesquels il s'était réfugié.

Le 12 mars, Alexandre, fils de Paul, fut proclamé empereur ; le soir Saint-Pétersbourg fut illuminé, les rues de cette ville se remplirent d'une foule immense d'habitants pleurant de joie, et se répétant ces mots : « Nous n'aurons plus le knout ; nous n'irons plus en Sibérie. »

ALEXANDRE Ier. — 1801 A 1825. — (24 ANS.)

Né en 1777, Alexandre était âgé de 24 ans lorsqu'il monta sur le trône ; jamais prince n'a donné à son peuple de plus belles espérances, et, ce qu'il y a de plus rare, jamais prince n'a su les réaliser autant qu'Alexandre. Élève du colonel Laharpe, épris des idées libérales tempérées par un sentiment religieux, il voulut inaugurer son règne par des bienfaits.

Les prisonniers des forteresses de Pétersbourg et de Cronstadt mis en liberté ; les exilés de Sibérie rappelés ; la censure abolie ; l'uniformité des poids et mesures adoptée ; le haut commerce encouragé ; l'administration de la justice réformée ; le sénat établi ; la confiscation des biens héréditaires abolie, même pour les plus grands criminels ; une école publique fondée à Téflis ;

des universités ouvertes à Wilna et à Cherson ; la création d'un séminaire à l'usage des catholiques ; l'organisation des écoles de médecine, de chimie, de chirurgie et de marine ; telles furent les premières occupations du jeune souverain, que la Russie ne se lassait pas d'admirer, parce qu'il ne se lassait pas de la rendre heureuse et libre.

La guerre vient arrêter le Sage au milieu de sa marche vers le progrès qui élevait son vaste empire en l'éclairant de la lumière des arts et des sciences.

La rupture du traité d'Amiens, en 1804, fit supposer à Napoléon qu'Alexandre était favorable à l'Angleterre et, à la suite de vives explications échangées entre le héros, devenu empereur, et M. le comte de Markoff, ambassadeur de Russie, les relations cessèrent entre les deux empires.

En 1805, les cabinets de St-Pétersbourg, de Vienne, de Londres et de Stockolm signent un traité d'alliance contre la France ; l'hésitation de la Prusse empêche les armées alliées de se réunir assez tôt, Napoléon écrase les Autrichiens et les Français entrent à Vienne. Arrivé trop tard sur le terrain, Alexandre rejoint enfin l'armée Autrichienne et, le 5 décembre 1805, livre à la France une bataille où les deux empires, luttant contre un seul, se flattent illusoirement de la victoire, Austerlitz est le tombeau où vont s'ensevelir leurs espérances.

L'Autriche s'allie à la France, la Prusse ose se mesurer avec les vainqueurs ; Alexandre doit s'unir à elle, mais son vol est moins rapide que celui de Napoléon, il n'arrive qu'après la bataille d'Iéna où fut renversé, en

un jour, l'édifice que le Grand-Frédéric avait passé sa longue vie à élever.

Les armées russes rétrogradent derrière la Vistule; attaquées à Pultusk, elles livrent à Eylau une bataille où l'héroïsme est égal dans les deux camps. Les hostilités, un instant suspendues, recommencent en 1807 ; les armées russes et prussiennes, réunies, se déploient à Friedland où elles sont battues et rejetées derrière le Niémen. Peu de jours après, ce fleuve est témoin d'une conférence où les deux empereurs jettent les bases d'un traité conclu à Tilsitt, les 8 et 9 juillet 1807.

Les victoires de Napoléon ne furent pas seules à déterminer Alexandre à signer ce traité; le bombardement de Copenhague, l'incendie de la flotte danoise, par l'Angleterre, le dégoûtèrent d'une alliance où la loyauté n'était pas également respectée ; Alexandre et Napoléon se réunirent à Erfurt et le système continental, c'est-à-dire le blocus de l'Angleterre est adopté comme l'unique moyen de forcer cette puissance à consentir à une paix fondée sur des bases solides.

Cet état de choses se maintint jusqu'en 1812.

Pendant ces quatre années, les armes russes enlevèrent la Finlande à la Suède restée fidèle à l'alliance anglaise et se rendirent maîtresses de plusieurs provinces arrachées à la Perse et à la Turquie.

A cette époque, où tout semblait devoir consolider la paix entre la France et la Russie, se préparaient sourdement les éléments de la guerre la plus désastreuse ; le système continental, admis et exécuté de bonne foi par Alexandre, imposait aux grands et aux riches commer-

çants de son empire de lourds et ruineux sacrifices; les mécontents murmuraient assez haut pour être entendus et Alexandre avait appris, par l'exemple de son père, à ne pas blesser un orgueil et des intérêts qui ne reculaient pas devant un crime; la paix entre les deux empires fut rompue en 1812.

L'armée, une armée immense, traverse la Vistule, sous les ordres de Napoléon; battue à Smolensk et à la Moscowa, l'armée russe se replie en laissant un désert sur ses derrières; les Français ne trouvent dans Moscou qu'un vaste incendie; Napoléon voudrait qu'Alexandre demandât la paix, Alexandre ne la demande pas; le froid se fait sentir, l'armée française veut rentrer en Pologne pour y prendre des quartiers d'hiver, le froid la décime en route, les Russes la harcèlent et lui enlèvent des divisions entières, elle retrouve enfin l'Allemagne après avoir tout perdu « fors l'honneur. »

Alexandre fit son entrée à Varsovie et, le 22 février 1813, il publie un manifeste dans lequel il appelle aux armes, contre Napoléon, tous les rois et tous les peuples de l'Europe; à sa voix, une nouvelle coalition, dont il est le chef, est formée entre la Russie, l'Angleterre, l'Autriche, la Prusse et la Suède; Bautzen, Lutzen, Wurtschen et Dresde répondent à cette seconde coalition comme Austerlitz et Eylau avaient répondu à la première; mais la victoire passe enfin dans le camp des alliés qui, au mois d'octobre 1813, s'emparent de Leipsik, pénètrent en France, et malgré plusieurs combats où le génie déploie toutes ses ressources entrent à Paris, le 31 mars 1814.

La dynastie est remplacée par la branche aînée des Bourbons dans laquelle l'Europe voyait le gage d'une longue paix.

Le souverain d'un empire considéré comme barbare se montra, dans ces difficiles circonstances, le plus modéré comme le plus policé de tous les souverains de l'Europe; peut-être même ne pensait-il pas à détrôner un ennemi dont il admirait le génie, dont la grandeur d'âme l'avait séduit, avec lequel il avait jadis échangé de nobles paroles.

Quoi qu'il en soit de ses sentiments vis-à-vis de Napoléon, la conduite et le langage d'Alexandre pendant son séjour à Paris, prouvèrent qu'il tenait à l'estime de la France. Il assista, le 21 avril, à une séance de l'académie française, presqu'à l'époque séculaire où Pierre-le-Grand avait honoré de sa présence l'académie des sciences dont il était membre.

Le traité de paix fut signé le 30 mai 1814; Alexandre et le roi de Prusse partirent pour Londres le 1er juin suivant et, le 28 du même mois, l'empereur quitta l'Angleterre pour se rendre à St-Pétersbourg, en passant par Carlsruhe où l'attendait l'impératrice son épouse. Bientôt après s'ouvrit à Vienne un congrès où s'étant rendu le 25 novembre 1814, il se fit céder les deux tiers de la Pologne dont il fut reconnu souverain; au même moment, il étendait son empire, du côté de la Perse, jusqu'à la mer Caspienne.

Ces divisions territoriales étaient à peine terminées, le congrès était encore à Vienne, lorsque le bruit du canon se fit entendre de nouveau, c'était celui de l'île

d'Elbe dont le dernier écho s'en fut, après trois mois, expirer à Waterloo.

L'armée russe, qui s'avançait pour prendre part à la lutte, rétrograde, à l'exception du corps d'armée aux ordres du général Barclay de Tolly, qui, seul, reçut l'ordre de pénétrer en France; Alexandre se rendit à Paris le 11 juillet 1815 et s'y montra plus sévère que la première fois; ce fut lui qui proposa et fit accepter le traité connu sous le nom de Ste-Alliance; soit modération, soit générosité, il s'opposa au démembrement de la France et à la destruction de plusieurs objets d'art; trois ans plus tard, au congrès d'Aix-la-Chapelle, il fit réduire la contribution imposée à la France et hâta la libération de son territoire.

Rentré dans ses états, Alexandre ne songea plus qu'à réparer les maux de la guerre, à donner à la Pologne une constitution qui pût lui faire oublier son indépendance et à affranchir les serfs. Les mouvements insurrectionnels qui éclatent en Piémont, à Naples et en Espagne l'arrêtent dans ses projets d'émancipation; il restreint la liberté de la Presse et les priviléges accordés à la Pologne; aux congrès de Laybach, en 1820, et de Véronne, en 1822, il s'associe aux mesures sévères prises contre les sociétés secrètes.

Ce prince était occupé à visiter son empire lorsque la mort le surprit, le 1er septembre 1825, à Tangarog, petite ville située sur la mer d'Azof, à 508 kilomètres, sud-ouest, d'Ekatérinoslav.

Alexandre est-il mort empoisonné, comme quelques uns l'ont écrit? A-t-il été emporté par un climat inhos-

pitalier, comme d'autres le prétendent? Quant il n'y a pas de preuve, il ne faut pas croire au crime; l'humanité ne souffre-t-elle pas assez des crimes qui se produisent au grand jour, sans que nous lui jetions à la figure des crimes imaginaires? Il est plus consolant pour l'histoire d'enregistrer un décès qu'un fratricide.

La mémoire d'Alexandre est digne de tous les respects; ce prince posséda toutes les qualités des Vladimir et des Alexandre monomaque, sans en avoir les défauts; modéré dans la victoire, fort dans les revers, il fut l'ami des savants et le père de ses peuples.



NICOLAS Ier. — 1825 A 1854.

A la mort d'Alexandre, Constantin, son second frère, était appelé au trône par droit d'hérédité; mais, par suite d'une abnégation bien rare, ce prince renonça à la couronne et se contenta du titre de vice-roi de Pologne; chassé de Varsovie lors de l'insurrection de 1831, Constantin fut, peu de jours après, emporté par le choléra.

Nicolas Ier, Czar aujourd'hui régnant, fut le successeur d'Alexandre dont il était le plus jeune frère; d'un esprit moins libéral, d'un caractère plus absolu que son prédécesseur, il adopta, en montant sur le trône, le système d'envahissement qu'avaient suivi ses ancêtres; les premiers jours de son règne furent marqués par la con-

quête de l'Arménie persane et par un mouvement en avant vers l'embouchure du Danube ; l'intervention des puissances européennes arrêta ses armées victorieuses, lorsqu'en 1829, elles étaient en marche pour franchir le Balkan et attaquer Constantinople. Renonçant alors à attaquer ouvertement la Turquie, il cherche à l'affaiblir et à préparer son anéantissement futur, en se prêtant à l'indépendance de la Grèce, en affranchissant la Servie, la Valachie et la Moldavie, dont il se déclare le protecteur ; en 1833, il met l'empire du Croissant à sa merci en lui arrachant le traité d'Unkiar-Skelessi, par lequel le sultan s'engage à ouvrir le Bosphore aux Russes et à fermer les Dardanelles aux autres puissances.

Depuis cette époque jusqu'en 1848, la Russie, devenue l'état le plus puissant de l'Europe, n'a plus d'autre soin que celui de conserver ou d'étendre ses conquêtes, de réprimer les soulèvements qui se produisent sur divers points de l'empire et de devenir l'arbitre souverain des nations qui l'avoisinent.

La révolution qui éclate en France, au mois de février 1848, lui fournit l'occasion d'exercer ce suprême protectorat. L'incendie allumé à Paris jette au loin de nombreuses étincelles ; l'Italie et la Hongrie se soulèvent et courent aux armes pour secouer le joug de l'Autriche ; la première, mal organisée, peu habituée aux batailles rangées, manquant de cette mâle énergie qui donne aux peuples la victoire et la liberté, succombe à Novarre, malgré le chevaleresque Charles-Albert, roi de Sardaigne ; la seconde, dont tous les enfants sont d'intrépides soldats, triomphe de son ennemie, ses ar-

mées marchent sur Vienne que l'Empereur, effrayé, abandonne à la hâte; l'Europe, attentive, s'attend à les voir maîtres de cette capitale, lorsque Nicolas, jetant son épée dans la balance, force la victoire à changer de drapeau; l'armée de Kossuth est défaite, ses généraux s'exilent pour échapper aux fers ou à la mort; l'empereur d'Autriche rentre à Vienne et la Hongrie, vaincue, rentre dans l'ombre dont elle serait sortie pour reprendre sa place au soleil, si le nombre ne l'avait pas emporté sur le courage.

L'Europe, éprouvée par de si cruelles secousses, avait besoin d'un repos qu'elle espérait; après deux ans de troubles, la France respirait sous la main ferme et puissante de l'héritier de Napoléon-le-Grand; l'insurrection était partout abattue, le commerce prenait un nouvel essor, lorsqu'un bruit de guerre se fait entendre au nord de l'Europe : Nicolas tente une seconde fois d'abattre la Turquie par la voie des armes.

Constantinople a toujours été, Constantinople sera toujours le point de mire de l'ambition moscovite; pour le Czar, il ne s'agit que d'attendre et de saisir le moment où les puissances occidentales sommeilleront, pour se précipiter sur cette proie, la plus belle et la plus riche de toutes.

Soit parce qu'il croit l'Europe affaiblie par ses révolutions successives, soit parce qu'il ne lui vient pas dans l'esprit que la France et l'Angleterre, ces deux rivales de six siècles, pourraient enfin devenir amies et s'unir contre lui, Nicolas, jugeant le moment propice, reprend son projet interrompu en 1829. Il se plaint de l'inexé-

cution du traité d'Unkiar-Skelessi, invoque le protectorat qu'il croit avoir sur les sujets turcs qui professent la religion grecque, et parce que la Turquie ne se dépouille pas, en sa faveur, du droit de poursuivre les coupables qui appartiennent à l'église dont il s'est fait le patriarche, Nicolas franchit le Pruth et s'empare de la Moldavie. Cette agression, faite sans déclaration de guerre, émeut surtout la France et l'Angleterre; un Napoléon ne pouvait pas souffrir que la Turquie subît le sort qu'a subi la Pologne, en 1772, alors que la France gémissait des faiblesses de son gouvernement; la violation du territoire turc était une injustice dont la répression était demandée par le droit des nations et par l'intérêt général de l'Europe; Napoléon III prend l'initiative, l'Angleterre s'unit à lui et partage ses nobles inspirations; des explications sont demandées au Czar, de nombreuses notes sont échangées, les peuples espèrent tout de la sagesse des souverains; ils se flattaient encore que la paix était prochaine, lorsque le bombardement de Sinope, ville forte de l'Asie mineure, sur le Pont-Euxin, et le massacre des matelots turcs déloyalement attaqués, jettent partout la stupeur! Un cri général d'indignation s'élève contre une agression sans nom; la France et l'Angleterre courent aux armes, et leurs vieilles épées protègent Stamboul; les mers se couvrent de flottes, de nombreuses troupes sont transportées dans la Baltique et à Constantinople; l'aigle et le léopard s'unissent après plusieurs siècles de luttes acharnées; le passé n'est plus qu'un songe; tour-à-tour victorieuses et vaincues, les deux nations de France et d'Angleterre marchent en-

semble comme autrefois Richard-Cœur-de-Lion et Philippe-Auguste à une croisade contre l'ennemi du bonheur des peuples.

Angleterre et France ont touché aux rivages de l'Orient; Odessa est bombardé ; Bomarsund est emporté ; Sébastopol, avec sa magnifique rade, aujourd'hui menacée par 90,000 hommes et 3,000 bouches à feu, verra bientôt flotter nos drapeaux ; l'indépendance des nations sera garantie, la France et Napoléon-le-Grand seront vengés de 1812 par la gloire de 1854 ; la France et l'Angleterre, cessant d'évoquer le passé comme un effrayant fantôme, se donneront la main et marcheront ensemble vers l'avenir ; la paix publique, les arts et le commerce, le bonheur des nations et les progrès de l'humanité seront les fruits d'une union longtemps désirée, trop longtemps ajournée, et réalisée enfin par la sagesse et la loyauté de deux grands souverains, appelés par la Providence à gouverner à la même époque, les deux nations les plus éclairées du monde.



Depuis que nous avons tracé les lignes qui précèdent, de nouveaux événements ont eu lieu, des combats sanglants ont été livrés, des villes ont été prises, les armées alliées ceignent aujourd'hui Sébastopol ; nous ne saurions clore cette notice historique sans placer sous les yeux du lecteur les phases qu'ont subies les affaires de l'Orient depuis la prise de Bomarsund, sans fixer, pour

ainsi dire, les étapes où, sur les rivages de la Baltique, Russes, Français, Anglais et Turcs, se sont successivement arrêtés, les uns pour y reprendre des forces, croiser la baïonnette sur les frontières de leur patrie et reculer encore ; les autres pour puiser un nouvel enthousiasme dans de nouvelles victoires, et marcher en avant.

Bomarsund avait été bombardé le 21 juin, il se rendit le 16 août et fut, le même jour, occupé par les troupes alliées. Tandis que cette place cédait à la fortune de nos armes, les Russes, au nombre de 80,000 hommes commandés par le général Paskiewitch, s'éloignaient de Silistrie, le 23 juin, après un siége qui leur avait coûté 25,000 soldats. L'amiral Parseval-Deschênes et sir Charles Napier, à bord de l'*Inflexible* et en vue de Cronstadt, ordonnent le blocus des ports du golfe de Finlande, le 26 du même mois.

Il serait difficile de s'expliquer cet échec d'une puissante armée devant une place bien défendue, il est vrai, mais mal fortifiée, si l'on ne savait que 36,000 Français, 20,000 Anglais et 60,000 Turcs, s'avançant à marches forcées, pouvaient jeter les Russes dans le Danube et que 60,000 Autrichiens prêts à entrer en Valachie, menaçaient les derrières de Pasckiewitch ; au surplus, les maladies qui désolaient l'armée la mettait dans l'obligation de lever un siége qui, dirigé par des généraux plus instruits, ayant sous leurs ordres des soldats, sinon plus courageux, du moins plus actifs et plus résolus, n'aurait demandé que huit jours de travaux réguliers et deux ou trois assauts.

Cet événement eut pour résultat de doubler les forces

des Turcs en leur donnant une supériorité morale sur les Russes et de laisser les puissances alliées, dont la délivrance de Silistrie était alors le but, libres d'employer leurs forces à des projets plus immédiatement agressifs, en se dirigeant, sans retard, vers la Crimée où se décidera le sort de la campagne.

Dès le 5 juillet, 58 voiles alliées cinglent vers Sébastopol, d'autres bâtiments partiront de Constantinople.

Le 7 juillet, 40,000 Turcs, bravant les efforts du générale russe Seymonoff, passent le Danube à Rustchuk et s'emparent de Giurgevo, espèce de faubourg situé sur la rive gauche du fleuve.

Le 1er du mois d'août, les Russes, commandés par le général Gortchachoff évacuent Bucharest et se concentrent sur le Sereth, rivière qui vient de la Gallicie dans l'empire d'Autriche et traverse la principauté de Moldavie.

Le 8 du même mois, Omer-Pacha, généralissime des forces ottomanes, ayant à ses côtés le prince Napoléon et le maréchal de France Leroy de Saint-Arnaud, commandant en chef des troupes alliées, fait son entrée dans Bucharest que vient d'abandonner Gortchachoff.

Le 12, les ports de la mer Blanche, principalement ceux d'Archangel et d'Onéga, sont mis en état de blocus par les capitaines Guilbert, de la marine française, et Ommarnney, de la marine anglaise.

Les îles d'Aland voient flotter le pavillon français, et sont occupées par un corps d'armée placé sous les ordres du général Baraguey-d'Hilliers.

L'archipel d'Aland, situé à l'entrée du golfe de

Bothnie, est pour la France d'une grande importance politique et militaire; grace à cette possession, les armées anglo-françaises possèdent dans la Baltique une riche et puissante position.

Jusqu'ici la France et l'Angleterre n'ont fait que des préparatifs et des opérations préliminaires; les combats où se décide le sort des empires n'ont pas encore été livrés; l'heure où 100,000 hommes sont en face et attendent, les armes à la main, le signal de la sanglante mêlée, n'a pas encore sonné. De rapides vaisseaux vont chercher les combats; d'intrépides soldats s'approchent du champ de bataille.

Le 1er septembre, les troupes françaises et turques, destinées à faire partie de l'expédition, s'embarquent à Constantinople; quatre jours plus tard, elles quittent Varna et rencontrent la flotte anglaise à la hauteur de l'île des Serpents.

Le lendemain, 12,000 Autrichiens, sous les ordres du général Coronini, entrent dans Bucharest.

Le 8 septembre, les escadres combinées s'étant réunies à Baltchik, autrefois Rogervick, remarquable par son port vaste, quoique peu profond, paraissent devant Sébastopol, et offrent aux regards étonnés des Russes 52 bateaux à vapeur anglais, 35 français, 5 à 6 turcs, en tout, 93 bâtiments à vapeur et 300 bâtiments à voiles, portant vers les rives de la Crimée 65,000 alliés, 3,500 chevaux, 150 pièces d'artillerie et 80 pièces de campagne.

Par un ukase impérial, une levée de 10 hommes sur 1,000 est ordonnée dans la moitié des provinces de la

Russie ; plusieurs régiments de la garde, de nombreuses troupes se dirigent, à marches forcées, vers la Crimée, dans l'espoir d'y arriver assez tôt, soit pour empêcher le débarquement des alliés, soit pour défendre Sébastopol : leur espoir est trompé !

Le 13 septembre, 10,000 hommes débarquent, sans résistance, à Eupatoria, qui se rend à discrétion ; cette ville, située à 56 kilomètres de Sébastopol, est importante par son commerce et par l'immense quantité de sel que l'on retire des deux lacs salés qui se trouvent dans son district.

Dans la nuit du 13 au 14, le 14 même, le surplus des troupes expéditionnaires descendent sur le rivage vers le Vieux-Fort, point central entre Sébastopol et Eupatoria ; une poignée d'hommes devant suffire à la garde de cette dernière ville, les alliés se dirigent vers Sébastopol en suivant les routes de Simféropol et de Batchi-Seraï.

Les Russes élèvent de nouvelles fortifications, réparent les anciennes, défoncent les routes, et placent des mines destinées à éclater sous les pas de leurs ennemis.

Nonobstant ces mesures extrêmes, les alliés se dirigent sur l'Alma ; ils y arrivent le 19 et y rencontrent enfin l'ennemi posté sur des hauteurs qui paraissent inabordables.

Une bataille, devenue inévitable, se prépare pour le lendemain, et chacune des armées prend sa position.

Les Russes, au nombre de 50,000 hommes environ, se trouvent, comme nous l'avons dit, sur les hauteurs qui s'élèvent au delà de la rive gauche de l'Alma ; pla-

cés sous les ordres du prince Menschikoff, ils ont leur droite défendue par des redoutes, leur gauche est garantie par des ravins jusque-là impraticables ; le fond de la vallée est couvert d'arbres, de maisons et de jardins où se dérobent une masse de tirailleurs armés de carabines à précision.

Sur la rive droite de la rivière, les alliés font face aux Russes ; la droite, commandée par le général Bosquet, est placée près de l'embouchure de la rivière ; le centre est sous les ordres du général Leroy de Saint-Arnaud, maréchal de France, commandant en chef; la gauche, composée des régiments anglais, doit traverser l'Alma vers le village de Bourlouk et attaquer la droite des Russes.

Les flottes combinées protégent les mouvements de l'armée de terre.

Le 20 septembre, au matin, les alliés quittent leur position et s'avancent comme pour traverser la rivière ; mais, à neuf heures, un brouillard épais les enveloppe et suspend leur marche ; à onze heures, l'obscurité disparaît sous les rayons d'un soleil qui fait étinceler les armes, et les colonnes, s'ébranlant de nouveau, franchissent l'Alma.

Un mouvement tournant, exécuté par le général Bosquet, avait préparé la marche en avant directe des autres divisions et de l'armée anglaise, mais il rendait périlleuse la position de cet officier général qui se trouvait sur la hauteur avec une seule brigade ; le général Canrobert, et une brigade de la quatrième division,

accourus à son secours, firent cesser le péril de son isolement.

La cavalerie russe et de nombreuses troupes postées sur les hauteurs empêchent la gauche, composée d'Anglais, d'exécuter, de son côté, le même mouvement que celui de la droite, bien qu'il eût été concerté avec lord Raglan.

Les Russes purent compter sur la victoire jusqu'au moment où le général Bosquet, protégé par la flotte, apparut sur les hauteurs. Les jardins, occupés par les tirailleurs ennemis, sont occupés par les nôtres; l'artillerie française vomit la mort sur les bataillons russes, et nos colonnes gravissent les hauteurs sous un épouvantable feu de mousqueterie et de canon.

« L'artillerie de réserve, est-il dit dans le rapport
» officiel du maréchal, s'était, à son tour, portée
» en avant avec une rapidité que les obstacles de la
» rivière et la raideur des pentes rendaient difficile à
» comprendre. Les bataillons ennemis refoulés sur le
» plateau ne tardèrent pas à échanger avec nos lignes
» une canonnade et une fusillade qui se terminèrent
» par une retraite définitive en très mauvais ordre,
» que la présence de quelques milliers de chevaux
» m'auraient facilement permis de convertir en dé-
» route ; la nuit arrivait, et je dus songer à m'établir
» pour le bivouac à portée de l'eau. »

Malheureusement il faut du sang d'homme pour arroser les lauriers du vainqueur, et, quand a sonné la trompette qui fait taire la voix du canon, il ne reste plus qu'à compter, sur le champ de bataille, les victi-

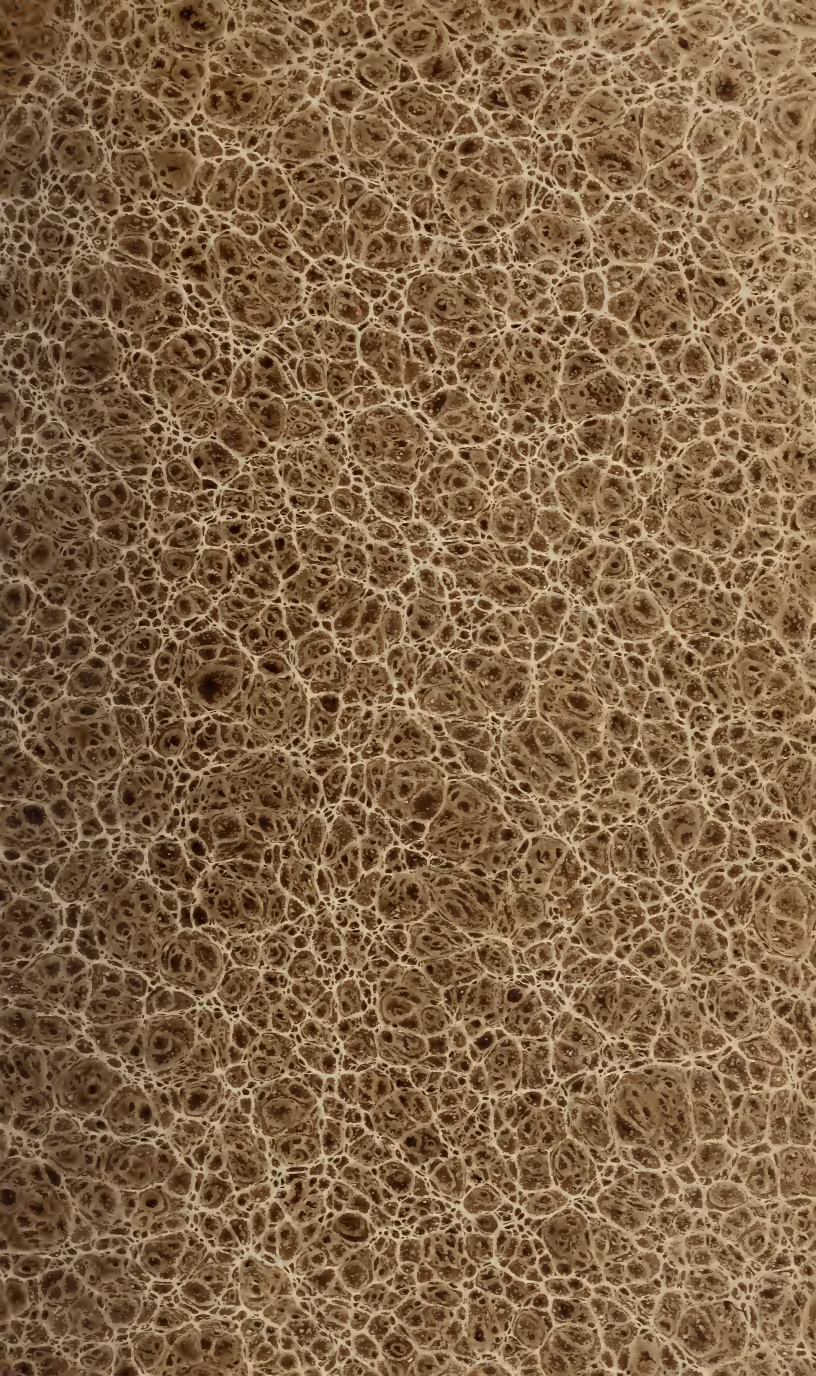
mes immolées au cruel dieu de la guerre. 2,400 alliés, 6,000 Russes, tués ou blessés, ont payé la dette que réclamait d'eux la patrie.

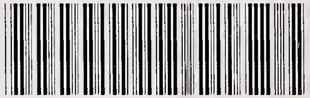
Le Maréchal, commandant en chef, épargné par les boulets au moment du combat, n'a pu survivre que quelques jours aux fatigues de la gloire. La mort n'a voulu de cette victime qu'après qu'elle a été parée des lauriers de la victoire; pour inscrire le nom du Maréchal dans ces brillantes pages, l'histoire devra le chercher entre un triomphe qu'il avait préparé et les remparts de Sébastopol sur lesquels il avait rêvé de planter le drapeau de la France.

La mort d'un homme, quel qu'il soit, ne saurait arrêter, dans leur marche, les destinées humaines; tandis que les restes inanimés du maréchal Leroy de Saint-Arnaud, traversent les mers, touchent le sol de la patrie et s'en vont prendre place dans le caveau des Invalides, au milieu des vieux morts qui l'y attendent; le siége de Sébastopol est établi, le bombardement commence, des sorties sont repoussées, des assauts sont livrés; peut-être la place est-elle prise au moment où je trace ces lignes, peut-être les Russes en sont-ils les maîtres pour quelques jours encore. Dans la première hypothèse, la guerre sera-t-elle terminée? Les propositions des puissances alliées seront-elles acceptées par l'empereur Nicolas? Autant de mystères que de questions. Dieu seul peut mesurer de l'œil la durée et l'issue d'une lutte entre les géants de la terre, ayant derrière eux 1,500,000 vaillants soldats et avec eux toutes les ressources du génie destructeur le plus perfectionné. Français,

nous faisons des vœux pour le drapeau et pour les enfants de la patrie ; homme, nous faisons des vœux pour l'humanité, qui est la famille de toutes les nations.






LIBRARY OF CONGRESS
0 009 193 097 3
